BOOKSTACKS CLASSICS

Comme il vous plaira

William Shakespeare (1564-1616)

Français EDITION

BOOKSTACKS EDITION

Publication record

Title	Comme il vous plaira
Author	William Shakespeare (1564-1616)
Translator	François Guizot
Edition	Bookstacks French TEI edition
Published	22 August 2026
Edition ID	shakespeare-as-you-like-it-fra
Canonical URI	bookstacks.org

Rights and availability

This derived TEI file is made available under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License; the Project Gutenberg source is public domain in the United States. View the canonical license terms.

No ISBN has been assigned. The stable Bookstacks edition identifier and canonical URI above serve as the publication record for this digital edition. Bookstacks asserts no additional restriction over this generated PDF beyond the canonical source terms.

Table des matières

Comme il vous plaira 1

Notice sur comme il vous plaira 3

Comme il vous plaira 5

Acte premier 6

Acte deuxième 30

Acte troisième 50

Acte quatrième 79

Acte cinquième 96

Comme il vous plaira

Note du transcripteur.

Ce document est tiré de :

OEUVRES COMPLÈTES DE
SHAKSPEARE

TRADUCTION DE
M. GUIZOT

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE
AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKSPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES

Volume 4

Mesure pour mesure.—Othello.—Comme il vous plaira.
Le conte d'hiver.—Troïlus et Cressida.

PARIS
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
1863

COMÉDIE

Notice sur comme il vous plaira

Après avoir vu dans *Timon d'Athènes* un misanthrope farouche, qui fuit dans un désert où il ne cesse de maudire les hommes et d'entretenir la haine qu'il leur a jurée, nous allons faire connaissance avec un ami de la solitude, d'une mélancolie plus douce, qui se permet quelques traits de satire, mais qui plus souvent se contente de la plainte, et critique le monde, inspiré par le seul regret de ne l'avoir pas trouvé meilleur. Retiré dans les bois pour y rêver au doux murmure des ruisseaux et au bruissement du feuillage, Jacques pourrait dire de lui-même comme un poëte de nos jours qui oublie de temps en temps ses sombres dédains : *I love not man the less, but nature more.*

(CHILDE HAROLD, chant IV.)

Je n'aime pas moins l'homme, mais j'aime davantage la nature.

Jacques a jadis joui des plaisirs de la société ; mais il est désabusé de toutes ses vanités : c'est un personnage tout à fait contemplatif ; il pense et ne fait rien, dit Hazlit. C'est le prince des philosophes nonchalants ; sa seule passion, c'est la pensée.

Avec ce rêveur aussi sensible qu'original, Shakspeare a réuni dans la forêt des Ardennes, autour du duc exilé, une espèce de cour arcadienne, dans laquelle le bon chevalier de la Manche aurait été sans doute heureux de se trouver, lorsque, dans l'accès d'un goût pastoral, il voulait se métamorphoser en berger Quichotis et faire de son écuyer le berger Pansino. Les arcadiens de Shakspeare ont conservé quelque chose de leurs moeurs chevaleresques, et ses bergères nous charment les unes par la vérité de leurs moeurs champêtres, et les autres par le mélange de ces moeurs qu'elles ont adoptées, et de cet esprit cultivé qu'elles doivent à leurs premières habitudes. Peut-être trouvera-t-on que Rosalinde, dans la liberté de son langage, profite un peu trop du

privilége du costume qui cache son sexe ; mais elle aime de si bonne foi, et en même temps avec une gaieté si piquante ; le dévouement de son amitié l'ennoblit tellement à nos yeux, sa coquetterie est si franche et si spirituelle, son caquetage est presque toujours si aimable qu'on se sent disposé à lui tout pardonner. Célie, plus silencieuse et plus tendre, forme avec elle un heureux contraste.

L'amour, comme le font les villageois, est peint au naturel dans Sylvius et la dédaigneuse Phébé.

Touchstone, qui est dans son genre un philosophe grotesque, n'est pas l'amoureux le plus fou de la pièce ; si pour aimer il choisit la paysanne la plus gauche, et s'il aime en vrai bouffon, ses saillies sur le mariage, l'amour et la solitude sont des traits excellents : il est le seul qu'aucune illusion n'abuse.

Il y a dans cette pièce plus de conversations que d'événements : on y respire en quelque sorte l'air d'un monde idéal, la pièce semble inspirée par la pureté des deux héroïnes, et lorsque les mariages et la conversion subite du duc usurpateur qui forment une espèce de dénoûment vont rappeler les habitants de la forêt des Ardennes dans les habitudes de la vie réelle, si Jacques les abandonne, ce n'est pas dans un caprice morose, mais parce qu'il y a dans ce caractère insouciant et rêveur un besoin de pensées, et peut-être même de regrets vagues, qu'il espère retrouver encore auprès du duc Frédéric, devenu à son tour un solitaire.

On abandonnerait d'autant plus volontiers avec Jacques la fête générale, que Shakspeare, par oubli sans doute, ne nous y montre pas le vieux Adam, ce fidèle serviteur, ce véritable ami d'Orlando, si touchant par son dévouement, ses larmes généreuses et sa noble sincérité.

La fable romanesque de cette pièce fut puisée dans une nouvelle pastorale de Lodge qui était sans doute bien connue du temps de Shakspeare. On y voit Adam dignement récompensé par le prince. Les emprunts que le poëte a faits au romancier sont assez nombreux ; mais le caractère de Jacques, ceux de Touchstone et d'Audrey sont de l'invention de Shakspeare.

Le docteur Malone suppose que c'est en 1600 que fut écrite la comédie de *Comme il vous plaira* ; c'est une de celles qui ont le plus enrichi les recueils *d'extraits élégants* ; on y remarquera le fameux tableau de la vie humaine : *Le monde est un théâtre*, etc., etc.

Comme il vous plaira

COMÉDIE

PERSONNAGES
LE DUC, vivant dans l'exil.
FRÉDÉRIC, frère du duc, et usurpateur de son duché.
AMIENS, } seigneurs qui ont suivi
JACQUES,} le duc dans son exil.
LE BEAU, courtisan à la suite de Frédéric.
CHARLES, son lutteur.
OLIVIER, }
JACQUES, }fils de sir Rowland des
ORLANDO, }Bois.
ADAM, }serviteurs d'Olivier.
DENNIS, }
TOUCHSTONE, paysan bouffon.
SIR OLIVIER MAR-TEXT, vicaire.
CORIN, }
SYLVIUS, }bergers.
WILLIAM, paysan, amoureux d'Audrey.
PERSONNAGE REPRÉSENTANT L'HYMEN.
ROSALINDE, fille du duc exilé.
CÉLIE, fille de Frédéric.
PHÉBÉ, bergère.
AUDREY, jeune villageoise.
SEIGNEURS A LA SUITE DES DEUX DUCS,
PAGES, GARDES-CHASSE, ETC., ETC.
La scène est d'abord dans le voisinage de la maison d'Olivier, ensuite en partie à la cour de l'usurpateur, et en partie dans la forêt des Ardennes.

Acte premier

Scène I

[*Verger, près de la maison d'*OLIVIER.]

[*Entrent* ORLANDO *ET* ADAM.]

ORLANDO
Je me rappelle bien, Adam ; tel a été mon legs, une misérable somme de mille écus dans son testament ; et, comme tu dis, il a chargé mon frère, sous peine de sa malédiction, de me bien élever, et voilà la cause de mes chagrins. Il entretient mon frère Jacques à l'école, et la renommée parle magnifiquement de ses progrès. Pour moi, il m'entretient au logis en paysan, ou pour mieux dire, il me garde ici sans aucun entretien ; car peut-on appeler entretien pour un gentilhomme de ma naissance, un traitement qui ne diffère en aucune façon de celui des boeufs à l'étable ? Ses chevaux sont mieux traités ; car, outre qu'ils sont très-bien nourris, on les dresse au manége ; et à cette fin on paye bien cher des écuyers : moi, qui suis son frère, je ne gagne sous sa tutelle que de la croissance : et pour cela les animaux qui vivent sur les fumiers de la basse-cour lui sont aussi obligés que moi ; et pour ce néant qu'il me prodigue si libéralement, sa conduite à mon égard me fait perdre le peu de dons réels que j'ai reçus de la nature. Il me fait manger avec ses valets ; il m'interdit la place d'un frère, et il dégrade autant qu'il est en lui ma distinction naturelle par mon éducation. C'est là, Adam, ce qui m'afflige. Mais l'âme de mon père, qui est, je crois, en moi, commence à se révolter contre cette servitude. Non, je ne l'endurerai pas plus

longtemps, quoique je ne connaisse pas encore d'expédient raisonnable et sûr pour m'y soustraire.

[OLIVIER *survient.*]

ADAM
Voilà votre frère, mon maître, qui vient.

ORLANDO
Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu entendras comme il va me secouer.

OLIVIER
Eh bien ! monsieur, que faites-vous ici ?

ORLANDO
Rien : on ne m'apprend point à faire quelque chose.

OLIVIER
Que gâtez-vous alors, monsieur ?

ORLANDO
Vraiment, monsieur, je vous aide à gâter ce que Dieu a fait, votre pauvre misérable frère, à force d'oisiveté.

OLIVIER
Que diable ! monsieur occupez-vous mieux, et en attendant soyez un zéro.

ORLANDO
Irai-je garder vos pourceaux et manger des carouges avec eux ? Quelle portion de patrimoine ai-je follement dépensée, pour en être réduit à une telle détresse ?

OLIVIER
Savez-vous où vous êtes, monsieur ?

ORLANDO
Oh ! très-bien, monsieur : je suis ici dans votre verger.

OLIVIER
Savez-vous devant qui vous êtes, monsieur ?

ORLANDO
Oui, je le sais mieux que celui devant qui je suis ne sait me connaître. Je sais que vous êtes mon frère aîné ; et, selon les droits du sang, vous

devriez me connaître sous ce rapport. La coutume des nations veut que vous soyez plus que moi, parce que vous êtes né avant moi : mais cette tradition ne me ravit pas mon sang, y eût-il vingt frères entre nous. J'ai en moi autant de mon père que vous, bien que j'avoue qu'étant venu avant moi, vous vous êtes trouvé plus près de ses titres.

OLIVIER
Que dites-vous, mon garçon ?

ORLANDO
Allons, allons, frère aîné, quant à cela vous êtes trop jeune.

OLIVIER
Vilain [1], veux-tu mettre la main sur moi ?

ORLANDO
Je ne suis point un vilain : je suis le plus jeune des fils du chevalier Rowland des Bois ; il était mon père, et il est trois fois vilain celui qui dit qu'un tel père engendra des vilains.—Si tu n'étais pas mon frère, je ne détacherais pas cette main de ta gorge que l'autre ne t'eût arraché la langue, pour avoir parlé ainsi ; tu t'es insulté toi-même.

ADAM
Mes chers maîtres, soyez patients : au nom du souvenir de votre père, soyez d'accord.

OLIVIER
Lâche-moi, te dis-je.

ORLANDO
Je ne vous lâcherai que quand il me plaira.—Il faut que vous m'écoutiez. Mon père vous a chargé, par son testament, de me donner une bonne éducation, et vous m'avez élevé comme un paysan, en cherchant à obscurcir, à étouffer en moi toutes les qualités d'un gentilhomme. L'âme de mon père grandit en moi, et je ne le souffrirai pas plus longtemps. Permettez-moi donc les exercices qui conviennent à un gentilhomme, ou bien donnez-moi le chétif lot que mon père m'a laissé par son testament, et avec cela j'irai chercher fortune.

1. Vilain, coquin et homme de basse extraction, les deux frères lui donnent chacun un sens différent.

OLIVIER
Et que voulez-vous faire ? Mendier, sans doute, après que vous aurez tout dépensé ? Allons, soit, monsieur ; venez ; entrez. Je ne veux plus être chargé de vous : vous aurez une partie de ce que vous demandez. Laissez-moi aller, je vous prie.

ORLANDO
Je ne veux point vous offenser au delà de ce que mon intérêt exige.

OLIVIER
Va-t'en avec lui, toi, vieux chien.

ADAM
Vieux chien : c'est donc là ma récompense !—Vous avez bien raison, car j'ai perdu mes dents à votre service. Dieu soit avec l'âme de mon vieux maître ! Il n'aurait jamais dit un mot pareil.

[ORLANDO *et* ADAM *sortent.*]

OLIVIER
Quoi, en est-il ainsi ? Commencez-vous à prendre ce ton ? Je remédierai à votre insolence, et pourtant je ne vous donnerai pas mille écus.—Holà, Dennis !

[DENNIS *se présente.*]

DENNIS
Monsieur m'appelle-t-il ?

OLIVIER
Charles, le lutteur du duc, n'est-il pas venu ici pour me parler ?

DENNIS
Oui, monsieur ; il est ici, à la porte, et il demande même avec importunité à être introduit auprès de vous.

OLIVIER
Fais-le entrer.

[DENNIS *sort.*]

Ce sera un excellent moyen ; c'est demain que la lutte doit se faire.

[*Entre* CHARLES.]

CHARLES
Je souhaite le bonjour à Votre Seigneurie.

OLIVIER
Mon bon monsieur Charles, quelles nouvelles nouvelles y a-t-il à la nouvelle cour ?

CHARLES
Il n'y a de nouvelles à la cour que les vieilles nouvelles de la cour, monsieur ; c'est-à-dire que le vieux duc est banni par son jeune frère le nouveau duc, et trois ou quatre seigneurs, qui lui sont attachés, se sont exilés volontairement avec lui ; leurs terres et leurs revenus enrichissent le nouveau duc ; ce qui fait qu'il consent volontiers qu'ils aillent où bon leur semble.

OLIVIER
Savez-vous si Rosalinde, la fille du duc, est bannie avec son père ?

CHARLES
Oh ! non, monsieur ; car sa cousine, la fille du duc, l'aime à un tel point (ayant été élevées ensemble depuis le berceau), qu'elle l'aurait suivie dans son exil, ou serait morte de douleur, si elle n'avait pu la suivre. Elle est à la cour, où son oncle l'aime autant que sa propre fille, et jamais deux dames ne s'aimèrent comme elles s'aiment.

OLIVIER
Où doit vivre le vieux duc ?

CHARLES
On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, et qu'il a avec lui plusieurs braves seigneurs qui vivent là comme le vieux Robin Hood d'Angleterre : on assure que beaucoup de jeunes gentilshommes s'empressent tous les jours auprès de lui, et qu'ils passent les jours sans soucis, comme on faisait dans l'âge d'or.

OLIVIER
Ne devez-vous pas lutter demain devant le nouveau duc ?

CHARLES
Oui vraiment, monsieur, et je viens vous faire part d'une chose. On m'a donné secrètement à entendre, monsieur, que votre jeune frère Orlando avait envie de venir déguisé s'essayer contre moi. Demain, monsieur, je lutte pour ma réputation, et celui qui m'échappera sans avoir quelque

membre cassé, il faudra qu'il se batte bien. Votre frère est jeune et délicat, et je ne voudrais pas, par considération pour vous, lui faire aucun mal ; ce que je serai cependant forcé de faire pour mon honneur s'il entre dans l'arène. Ainsi, l'affection que j'ai pour vous m'engage à vous en prévenir, afin que vous tâchiez de le dissuader de son projet, ou que vous consentiez à supporter de bonne grâce le malheur auquel il se sera exposé ; il l'aura cherché lui-même, et tout à fait contre mon inclination.

OLIVIER
Je te remercie, Charles, de l'amitié que tu as pour moi, et tu verras que je t'en prouverai ma reconnaissance. J'avais déjà été averti du dessein de mon frère, et sous main j'ai travaillé à le faire renoncer à cette idée ; mais il est déterminé. Je te dirai, Charles, que c'est le jeune homme le plus entêté qu'il y ait en France, rempli d'ambition, jaloux à l'excès des talents des autres, un traître qui a la lâcheté de tramer des complots contre moi, son propre frère. Ainsi, agis à ton gré ; j'aimerais autant que tu lui brisasses la tête qu'un doigt, et tu feras bien d'y prendre garde ; car si tu ne lui fais qu'un peu de mal, ou s'il n'acquiert pas lui-même un grand honneur à tes dépens, il cherchera à t'empoisonner, il te fera tomber dans quelque piége funeste, et il ne te quittera point qu'il ne t'ait fait perdre la vie de quelque façon indirecte ; car je t'assure, et je ne saurais presque te le dire sans pleurer, qu'il n'y a pas un être dans le monde, aussi jeune et aussi méchant que lui. Je ne te parle de lui qu'avec la réserve d'un frère ; mais si je te le disséquais tel qu'il est, je serais forcé de rougir et de pleurer, et toi tu pâlirais d'effroi.

CHARLES
Je suis bien content d'être venu vous trouver : s'il vient demain, je lui donnerai son compte : s'il est jamais en état d'aller seul, après s'être essayé contre moi, de ma vie je ne lutterai pour le prix : et là-dessus Dieu garde Votre Seigneurie !

OLIVIER
Adieu, bon Charles.—A présent, il me faut exciter mon jouteur : j'espère m'en voir bientôt débarrassé ; car mon âme, je ne sais cependant pas pourquoi, ne hait rien plus que lui ; en effet, il a le coeur noble, il est instruit sans avoir jamais été à l'école, parlant bien et avec noblesse, il est aimé de toutes les classes jusqu'à l'adoration ; et si bien dans le coeur de tout le monde, et surtout de mes propres gens, qui le connaissent le mieux, que moi j'en suis méprisé. Mais cela ne durera pas : le lutteur va y mettre bon ordre. Il ne me reste rien à faire, qu'à

exciter ce garçon là-dessus, et j'y vais de ce pas.

[*Il sort.*]

Scène II

[*Plaine devant le palais du duc.*]

[ROSALINDE *et* CÉLIE.]

CÉLIE
Je t'en conjure, Rosalinde, ma chère cousine, sois plus gaie.

ROSALINDE
Chère Célie, je montre bien plus de gaieté que je n'en possède ; et tu veux que j'en montre encore davantage ? Si tu ne peux m'apprendre à oublier un père banni, renonce à vouloir m'apprendre à me souvenir d'une grande joie.

CÉLIE
Ah ! je vois bien que tu ne m'aimes pas aussi tendrement que je t'aime ; car si mon oncle, ton père, au lieu d'être banni, avait au contraire banni ton oncle, le duc mon père, pourvu que tu fusses restée avec moi, mon amitié pour toi m'aurait appris à prendre ton père pour le mien ; et tu en ferais autant, si la force de ton amitié égalait celle de la mienne.

ROSALINDE
Eh bien ! je veux tâcher d'oublier ma situation, pour me réjouir de la tienne.

CÉLIE
Tu sais que mon père n'a que moi d'enfants ; il n'y a pas d'apparence qu'il en ait jamais d'autre ; et certainement à sa mort tu seras son héritière ; tout ce qu'il a enlevé de force à ton père, je te le rendrai par affection ; sur mon honneur, je le ferai, et que je devienne un monstre s'il m'arrive d'enfreindre ce serment ! Ainsi, ma charmante Rose, ma chère Rose, sois gaie.

ROSALINDE
Je le serai désormais, cousine ; je veux imaginer quelque amusement. Voyons, que penses-tu de faire l'amour ?

CÉLIE
Oh ! ma chère, je t'en prie, fais de l'amour un jeu ; mais ne va pas aimer sérieusement aucun homme, et même par amusement ne va jamais si loin que tu ne puisses te retirer en honneur et sans rougir.

ROSALINDE
Eh bien ! à quoi donc nous amuserons-nous ?

CÉLIE
Asseyons-nous, et par nos moqueries dérangeons de son rouet cette bonne ménagère, la Fortune, afin qu'à l'avenir ses dons soient plus également partagés [2].

ROSALINDE
Je voudrais que cela fût en notre pouvoir, car ses bienfaits sont souvent bien mal placés, et la bonne aveugle fait surtout de grandes méprises dans les dons qu'elle distribue aux femmes.

CÉLIE
Oh ! cela est bien vrai ; car celles qu'elle fait belles, elle les fait rarement vertueuses, et celles qu'elle fait vertueuses, elle les fait en général bien laides.

ROSALINDE
Mais, cousine, tu passes de l'office de la Fortune à celui de la Nature. La Fortune est la souveraine des dons de ce monde, mais elle ne peut rien sur les traits naturels.

[*Entre* TOUCHSTONE.]

CÉLIE
Non ?... Lorsque la Nature a formé une belle créature, la Fortune ne peut-elle pas la faire tomber dans le feu ? Et, bien que la Nature nous ait donné de l'esprit pour railler la Fortune, cette même fortune envoie cet imbécile pour interrompre notre entretien.

2. Nous avons déjà vu, dans Antoine et Cléopâtre, que Shakspeare donne un rouet à la Fortune et en fait une ménagère.

ROSALINDE
En vérité, la Fortune est trop cruelle envers la Nature, puisque la Fortune envoie l'enfant de la nature pour interrompre l'esprit de la nature.

CÉLIE
Peut-être n'est-ce pas ici l'ouvrage de la Fortune, mais celui de la Nature elle-même, qui, s'apercevant que notre esprit naturel est trop épais pour raisonner sur de telles déesses, nous envoie cet imbécile pour notre pierre à aiguiser [3], car toujours la stupidité d'un sot sert à aiguiser l'esprit.—Eh bien ! homme d'esprit, où allez-vous ?

TOUCHSTONE
Maîtresse, il faut que vous veniez trouver votre père.

CÉLIE
Vous a-t-on fait le messager ?

TOUCHSTONE
Non, sur mon honneur ; mais on m'a ordonné de venir vous chercher.

ROSALINDE
Où avez-vous appris ce serment, fou ?

TOUCHSTONE
D'un certain chevalier, qui jurait sur son honneur que les beignets étaient bons, et qui jurait encore sur son honneur que la moutarde ne valait rien : moi, je soutiendrai que les beignets ne valaient rien, et que la moutarde était bonne, et cependant le chevalier ne faisait pas un faux serment.

CÉLIE
Comment prouverez-vous cela, avec toute la masse de votre science ?

ROSALINDE
Allons, voyons, démuselez votre sagesse.

TOUCHSTONE
Avancez-vous toutes deux, caressez-vous le menton, et jurez par votre barbe que je suis un fripon [4].

---

3. Célie et Rosalinde jouent sur le sens du mot Touchstone, qui veut dire pierre à aiguiser ou pierre de touche. Les clowns du théâtre anglais sont des bouffons, des graciosi ; il ne faut pas les confondre avec les fous en titre.

4. On trouve une phrase équivalente dans Gargantua.

CÉLIE
Par notre barbe, si nous en avions, tu es un fripon.

TOUCHSTONE
Et moi, je jurerais par ma friponnerie, si j'en avais, que je suis un fripon ; mais si vous jurez par ce qui n'est pas, vous ne faites pas de faux serment ; aussi le chevalier n'en fit pas davantage, lorsqu'il jura par son honneur, car il n'en eut jamais, ou s'il en avait eu, il l'avait perdu à force de serments, longtemps avant qu'il vît ces beignets ou cette moutarde.

CÉLIE
Dis-moi, je te prie, de qui tu veux parler ?

TOUCHSTONE
De cet homme que le vieux Frédéric, votre père, aime tant.

CÉLIE
L'amitié de mon père suffit pour l'honorer : en voilà assez ; ne parle plus de lui ; tu seras fouetté un de ces jours pour tes moqueries.

TOUCHSTONE
C'est une grande pitié, que les fous ne puissent dire sagement ce que les sages font follement.

CÉLIE
Par ma foi, tu dis vrai ; car, depuis que le peu d'esprit qu'ont les fous[5] a été condamné au silence, le peu de folie des gens sages se montre extraordinairement.—Voici monsieur Le Beau.

[*Entre* LE BEAU.]

ROSALINDE
Avec la bouche pleine de nouvelles.

CÉLIE
Qu'il va dégorger sur nous, comme les pigeons donnent à manger à leurs petits.

ROSALINDE
Alors nous serons farcies de nouvelles.

5. Tôt ou tard la vérité devait déplaire à la cour, même dans la bouche des fous.

CÉLIE
Tant mieux, nous n'en trouverons que plus de chalands. Bonjour, monsieur Le Beau ; quelles nouvelles ?

LE BEAU
Belle princesse, vous avez perdu un grand plaisir.

CÉLIE
Du plaisir ! de quelle couleur ?

LE BEAU
De quelle couleur, madame ? Que voulez-vous que je vous réponde ?

ROSALINDE
Au gré de votre esprit et du hasard.

TOUCHSTONE
Ou comme le voudront les décrets de la destinée.

CÉLIE
Très-bien dit : voilà qui est maçonné avec une truelle[6].

TOUCHSTONE
Ma foi, si je ne garde pas mon rang[7]...

ROSALINDE
Tu perds ton ancienne odeur.

LE BEAU
Vous me troublez, mesdames ; je voulais vous faire le récit d'une belle lutte que vous n'avez pas eu le plaisir de voir.

ROSALINDE
Dites-nous toujours l'histoire de cette lutte.

LE BEAU
Je vous en dirai le commencement ; et si cela plaît à Vos Seigneuries, vous pourrez en voir la fin ; car le plus beau est encore à faire, et ils viennent l'exécuter précisément dans l'endroit où vous êtes.

CÉLIE
Eh bien ! le commencement, qui est mort et enterré ?

6. Grossièrement, expression proverbiale.
7. Rank, rang et rance, équivoque.

LE BEAU
Arrive un vieillard avec ses trois fils.

CÉLIE
Je pourrais trouver ce début-là à un vieux conte.

LE BEAU
Trois jeunes gens de belle taille et de bonne mine...

ROSALINDE
Avec des écriteaux à leur cou[8] portant : «On fait à savoir par ces présentes, à tous ceux à qui il appartiendra...»

LE BEAU
L'aîné des trois a lutté contre Charles, le lutteur du duc : Charles, en un instant, l'a renversé, et lui a cassé trois côtes ; de sorte qu'il n'y a guère d'espérance qu'il survive. Il a traité le second de même, et le troisième aussi. Ils sont étendus ici près ; le pauvre vieillard, leur père, fait de si tristes lamentations à côté d'eux, que tous les spectateurs le plaignent en pleurant.

ROSALINDE
Hélas !

TOUCHSTONE
Mais, monsieur, quel est donc l'amusement que les dames ont perdu ?

LE BEAU
Hé ! celui dont je parle.

TOUCHSTONE
Voilà donc comme les hommes deviennent plus sages de jour en jour ! C'est la première fois de ma vie que j'aie jamais entendu dire que de voir briser des côtes était un amusement pour les dames.

CÉLIE
Et moi aussi, je te le proteste.

ROSALINDE
Mais y en a-t-il encore d'autres qui brûlent d'envie de voir déranger ainsi l'harmonie de leurs côtes ? Y en a-t-il un autre qui se passionne pour le jeu de *brise-côte*[9].—Verrons-nous cette lutte, cousine ?

8. Bill, pertuisane, billet, écriteau. L'équivoque roule sur la double signification du mot.

LE BEAU
Il le faudra bien, mesdames, si vous restez où vous êtes ; car c'est ici l'arène que l'on a choisie pour la lutte, et ils sont prêts à l'engager.

CÉLIE
Ce sont sûrement eux qui viennent là-bas : restons donc, et voyons-la.

(F
[*anfares*] Entrent le duc Frédéric, les seigneurs de sa cour, Orlando, Charles et suite.)

FRÉDÉRIC
Avancez : puisque le jeune homme ne veut pas se laisser dissuader, qu'il soit téméraire à ses risques et périls.

ROSALINDE
Est-ce là l'homme ?

LE BEAU
Lui-même, madame.

CÉLIE
Hélas ! il est trop jeune ; il a cependant l'air de devoir remporter la victoire.

FRÉDÉRIC
Quoi ! vous voilà, ma fille, et vous aussi ma nièce ? Vous êtes-vous glissées ici pour voir la lutte ?

ROSALINDE
Oui, monseigneur, si vous voulez nous le permettre.

FRÉDÉRIC
Vous n'y prendrez pas beaucoup de plaisir, je vous assure : il y a une si grande inégalité de forces entre les deux hommes ! Par pitié pour la jeunesse de l'agresseur, je voudrais le dissuader ; mais il ne veut pas écouter mes instances. Parlez-lui, mesdames ; voyez si vous pourrez le toucher.

CÉLIE
Faites-le venir ici, mon cher monsieur Le Beau.

9. Côtes rompues, musique rompue, analogie entre la flûte inégale de Pan, et la disposition anatomique des côtes.

FRÉDÉRIC
Oui, appelez-le ; je ne veux pas être présent.

[*Il se retire à l'écart.*]

LE BEAU
Monsieur l'agresseur, les princesses voudraient vous parler.

ORLANDO
Je vais leur présenter l'hommage de mon obéissance et de mon respect.

ROSALINDE
Jeune homme, avez-vous défié Charles le lutteur ?

ORLANDO
Non, belle princesse ; il est l'agresseur général : je ne fais que venir comme les autres, pour essayer avec lui la force de ma jeunesse.

CÉLIE
Monsieur, vous êtes trop hardi pour votre âge : vous avez vu de cruelles preuves de la force de cet homme. Si vous pouviez vous voir avec vos yeux, ou vous connaître avec votre jugement, la crainte du malheur où vous vous exposez vous conseillerait de chercher des entreprises moins inégales. Nous vous prions, pour l'amour de vous-même, de songer à votre sûreté, et de renoncer à cette tentative.

ROSALINDE
Rendez-vous, monsieur, votre réputation n'en sera nullement lésée : nous nous chargeons d'obtenir du duc que la lutte n'aille pas plus loin.

ORLANDO
Je vous supplie, mesdames, de ne pas me punir par une opinion désavantageuse : j'avoue que je suis très-coupable de refuser quelque chose à d'aussi généreuses dames ; mais accordez-moi que vos beaux yeux et vos bons souhaits me suivent dans l'essai que je vais faire. Si je suis vaincu, la honte n'atteindra qu'un homme qui n'eut jamais aucune gloire : si je suis tué, il n'y aura de mort que moi, qui en serais bien aise : je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai point pour me pleurer ; ma mort ne sera d'aucun préjudice au monde, car je n'y possède rien ; je n'y occupe qu'une place, qui pourra être mieux remplie, quand je l'aurai laissée vacante.

ROSALINDE
Je voudrais que le peu de force que j'ai fût réunie à la vôtre.

CÉLIE
Et la mienne aussi pour augmenter la sienne.

ROSALINDE
Portez-vous bien ! fasse le ciel que je sois trompée dans mes craintes pour vous !

ORLANDO
Puissiez-vous voir exaucer tous les désirs de votre coeur !

CHARLES
Allons, où est ce jeune galant, qui est si jaloux de coucher avec sa mère la terre ?

ORLANDO
Le voici tout prêt, monsieur ; mais il est plus modeste dans ses voeux que vous ne dites.

FRÉDÉRIC
Vous n'essayerez qu'une seule chute ?

CHARLES
Non, monseigneur, je vous le garantis ; si vous avez fait tous vos efforts pour le détourner de tenter la première, vous n'aurez pas à le prier d'en risquer une seconde.

ORLANDO
Vous comptez bien vous moquer de moi après la lutte ; vous ne devriez pas vous en moquer avant ; mais voyons ; avancez.

ROSALINDE
O jeune homme, qu'Hercule te seconde !

CÉLIE
Je voudrais être invisible, pour saisir ce robuste adversaire par la jambe.
[CHARLES *et* ORLANDO *luttent.*]

ROSALINDE
O excellent jeune homme !

CÉLIE
Si j'avais la foudre dans mes yeux, je sais bien qui des deux serait terrassé.

FRÉDÉRIC
Assez, assez.
[CHARLES *est renversé, acclamations.*]

ORLANDO
Encore, je vous en supplie, monseigneur ; je ne suis pas encore en haleine.

FRÉDÉRIC
Comment te trouves-tu, Charles ?

LE BEAU
Il ne saurait parler, monseigneur.

FRÉDÉRIC
Emportez-le. [*A* ORLANDO.] Quel est ton nom, jeune homme ?

ORLANDO
Orlando, monseigneur, le plus jeune des fils du chevalier Rowland des Bois.

FRÉDÉRIC
Je voudrais que tu fusses le fils de tout autre homme : le monde tenait ton père pour un homme honorable, mais il fut toujours mon ennemi : cet exploit que tu viens de faire m'aurait plu bien davantage, si tu descendais d'une autre maison. Mais, porte-toi bien, tu es un brave jeune homme ; je voudrais que tu te fusses dit d'un autre père !

[FRÉDÉRIC *sort avec sa suite et* LE BEAU.]

CÉLIE
Si j'étais mon père, cousine, en agirais-je ainsi ?

ORLANDO
Je suis plus fier d'être le fils du chevalier Rowland, le plus jeune de ses fils, et je ne changerais pas ce nom pour devenir l'héritier adoptif de Frédéric.

ROSALINDE
Mon père aimait le chevalier Rowland comme sa propre âme, et tout le monde avait pour lui les sentiments de mon père : si j'avais su plus tôt que ce jeune homme était son fils, je l'aurais conjuré en pleurant plutôt que de le laisser s'exposer ainsi.

CÉLIE
Allons, aimable cousine, allons le remercier et l'encourager. Mon coeur souffre de la dureté et de la jalousie de mon père.—Monsieur, vous méritez des applaudissements universels ; si vous tenez aussi bien vos promesses en amour que vous venez de dépasser ce que vous aviez promis, votre maîtresse sera heureuse.

ROSALINDE
[*lui donnant la chaîne qu'elle avait à son cou*] Monsieur, portez ceci en souvenir de moi, d'une jeune fille disgraciée de la fortune, et qui vous donnerait davantage, si sa main avait des dons à offrir.—Nous retirons-nous, cousine ?

CÉLIE
Oui.—Adieu, beau gentilhomme.

ORLANDO
Ne puis-je donc dire : je vous remercie ! Tout ce qu'il y avait de mieux en moi est renversé, ce qui reste devant vous n'est qu'une quintaine [10], un bloc sans vie.

ROSALINDE
Il nous rappelle : mon orgueil est tombé avec ma fortune. Je vais lui demander ce qu'il veut.—Avez-vous appellé, monsieur ? monsieur, vous avez lutté à merveille, et vous avez vaincu plus que vos ennemis.

CÉLIE
Voulez-vous venir, cousine ?

ROSALINDE
Allons, du courage. Portez-vous bien.

[ROSALINDE *et* CÉLIE *sortent.*]

10. Quintaine, poteau fiché en plaine auquel on suspendait un bouclier qui servait de but aux javelots, ou aux lances, dans les joutes : Lasse enfin de servir au peuple de quintaine.

ORLANDO
Quelle passion appesantit donc ma langue ? Je ne peux lui parler, et cependant elle provoquait l'entretien.

[LE BEAU *rentre.*]

Pauvre Orlando, tu as renversé un Charles et quelque être plus faible te maîtrise.

LE BEAU
Mon bon monsieur, je vous conseille, en ami, de quitter ces lieux. Quoique vous ayez mérité de grands éloges, les applaudissements sincères et l'amitié de tout le monde, cependant telles sont maintenant les dispositions du duc qu'il interprète contre vous tout ce que vous avez fait : le duc est capricieux ; enfin, il vous convient mieux à vous de juger ce qu'il est, qu'à moi de vous l'expliquer.

ORLANDO
Je vous remercie, monsieur ; mais, dites-moi, je vous prie, laquelle de ces deux dames, qui assistaient ici à la lutte, était la fille du duc ?

LE BEAU
Ni l'une ni l'autre, si nous les jugeons par le caractère : cependant la plus petite est vraiment sa fille, et l'autre est la fille du duc banni, détenue ici par son oncle l'usurpateur, pour tenir compagnie à sa fille ; elles s'aiment, l'une et l'autre, plus que deux soeurs ne peuvent s'aimer. Mais je vous dirai que, depuis peu, ce duc a pris sa charmante nièce en aversion, sans aucune autre raison, que parce que le peuple fait l'éloge de ses vertus, et la plaint par amour pour son bon père. Sur ma vie, l'aversion du duc contre cette jeune dame éclatera tout à coup.— Monsieur, portez-vous bien ; par la suite, dans un monde meilleur que celui-ci, je serai charmé de lier une plus étroite connaissance avec vous, et d'obtenir votre amitié.

ORLANDO
Je vous suis très-redevable : portez-vous bien.

[LE BEAU *sort.*]

Il faut donc que je tombe de la fumée dans le feu[11]. Je quitte un duc tyran pour rentrer sous un frère tyran : mais, ô divine Rosalinde !...

[*Il sort.*]

11. From the smoke into the smother, de la fumée dans l'étouffoir.

Scène III

[*Appartement du palais.*]

[*Entrent* CÉLIE *et* ROSALINDE.]

CÉLIE
Quoi, cousine ! quoi, Rosalinde !—Amour, un peu de pitié ! Quoi, pas un mot !

ROSALINDE
Pas un mot à jeter à un chien [12].

CÉLIE
Non ; tes paroles sont trop précieuses pour être jetées aux roquets, mais jettes-en ici quelques-unes ; allons, estropie-moi avec de bonnes raisons.

ROSALINDE
Alors il y aurait deux cousines d'enfermées, l'une serait estropiée par des raisons [13], et l'autre folle sans aucune raison.

CÉLIE
Mais tout ceci regarde-t-il votre père ?

ROSALINDE
Non ; il y en a une partie pour le père de mon enfant [14].—Oh ! que le monde de tous les jours est rempli de ronces !

CÉLIE
Ce ne sont que des chardons, cousine, jetés sur toi par jeu dans la folie d'un jour de fête : mais si nous ne marchons pas dans les sentiers battus, ils s'attacheront à nos jupons.

ROSALINDE
Je les secouais bien de ma robe ; mais ces chardons sont dans mon coeur.

---

12. Expression proverbiale.

13. Lame me with reasons, rends-moi boiteuse par de bonnes raisons. On a dernièrement voulu prouver par ces mots que Shakspeare était boiteux en traduisant : Prouvez-moi que je suis boiteux. On a compté combien de fois le mot lame était dans ses oeuvres ; et chaque fois a été une preuve.

14. Mon futur époux.

CÉLIE
Chasse-les en faisant : hem ! hem !

ROSALINDE
J'essayerais, s'il ne fallait que dire hem et l'obtenir.

CÉLIE
Allons, allons, il faut lutter contre tes affections.

ROSALINDE
Oh ! elles prennent le parti d'un meilleur lutteur que moi !

CÉLIE
Que le ciel te protége ! Tu essayeras, avec le temps, en dépit d'une chute.—Mais laissons là toutes ces plaisanteries, et parlons sérieusement : est-il possible que tu tombes aussi subitement et aussi éperdument amoureuse du plus jeune des fils du vieux chevalier Rowland ?

ROSALINDE
Le duc mon père aimait tendrement son père.

CÉLIE
S'ensuit-il de là que tu doives aimer tendrement son fils ? D'après cette logique, je devrais le haïr ; car mon père haïssait son père : cependant je ne hais point Orlando.

ROSALINDE
Non, je t'en prie, pour l'amour de moi, ne le hais pas.

CÉLIE
Pourquoi le haïrai-je ? N'est-il pas rempli de mérite ?

ROSALINDE
Permets donc que je l'aime pour cette raison ; et toi, aime-le parce que je l'aime.—Mais regarde, voilà le duc qui vient.

CÉLIE
Avec des yeux pleins de courroux.

[FRÉDÉRIC *entre avec des seigneurs de la cour.*]

FRÉDÉRIC
Hâtez-vous, madame, de partir et de vous retirer de notre cour.

ROSALINDE
Moi, mon oncle ?

FRÉDÉRIC
Vous, ma nièce ; et si dans dix jours vous vous trouvez à vingt milles de notre cour, vous mourrez.

ROSALINDE
Je supplie Votre Altesse de permettre que j'emporte avec moi la connaissance de ma faute. Si je me comprends moi-même, si mes propres désirs me sont connus, si je ne rêve pas ou si je ne suis pas folle, comme je ne crois pas l'être, alors, cher oncle, je vous proteste que jamais je n'offensai Votre Altesse, pas même par une pensée à demi conçue.

FRÉDÉRIC
Tel est le langage de tous les traîtres ; si leur justification dépendait de leurs paroles, ils seraient aussi innocents que la grâce même : qu'il vous suffise de savoir que je me méfie de vous.

ROSALINDE
Votre méfiance ne suffit pas pour faire de moi une perfide. Dites-moi quels sont les indices de ma trahison ?

FRÉDÉRIC
Tu es fille de ton père, et c'est assez.

ROSALINDE
Je l'étais aussi lorsque Votre Altesse s'est emparée de son duché ; je l'étais, lorsque Votre Altesse l'a banni. La trahison ne se transmet pas comme un héritage, monseigneur ; ou si elle passait de nos parents à nous, qu'en résulterait-il encore contre moi ? Mon père ne fut jamais un traître : ainsi, mon bon seigneur, ne me faites pas l'injustice de croire que ma pauvreté soit de la perfidie.

CÉLIE
Cher souverain, daignez m'entendre.

FRÉDÉRIC
Oui, Célie, c'est pour l'amour de vous que nous l'avons retenue ici ; autrement, elle aurait été rôder avec son père.

CÉLIE
Je ne vous priai pas alors de la retenir ici ; vous suivîtes votre bon plaisir et votre propre pitié : j'étais trop jeune dans ce temps-là pour apprécier tout ce qu'elle valait ; mais maintenant je la connais ; si elle est une traîtresse, j'en suis donc une aussi, nous avons toujours dormi dans le même lit, nous nous sommes levées au même instant, nous avons étudié, joué, mangé ensemble, et partout où nous sommes allées, nous marchions toujours comme les cygnes de Junon, formant un couple inséparable.

FRÉDÉRIC
Elle est trop rusée pour toi ; sa douceur, son silence même, et sa patience, parlent au peuple qui la plaint. Tu es une folle, elle te vole ton nom ; tu auras plus d'éclat, et tes vertus brilleront davantage lorsqu'elle sera partie ; n'ouvre plus la bouche ; l'arrêt que j'ai prononcé contre elle est ferme et irrévocable ; elle est bannie.

CÉLIE
Prononcez donc aussi, monseigneur, la même sentence contre moi ; car je ne saurais vivre séparée d'elle.

FRÉDÉRIC
Vous êtes une folle.—Vous, ma nièce, faites vos préparatifs ; si vous passez le temps fixé, je vous jure, sur mon honneur et sur ma parole solennelle, que vous mourrez.

[FRÉDÉRIC *sort avec sa suite.*]

CÉLIE
O ma pauvre Rosalinde, où iras-tu ? Veux-tu que nous changions de pères ? Je te donnerai le mien. Je t'en conjure, ne sois pas plus affligée que je ne le suis.

ROSALINDE
J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIE
Tu n'en as pas davantage, cousine ; console-toi, je t'en prie : ne sais-tu pas que le duc m'a bannie, moi, sa fille ?

ROSALINDE
C'est ce qu'il n'a point fait.

CÉLIE
Non, dis-tu ? Rosalinde n'éprouve donc pas cet amour qui me dit que toi et moi sommes une ? Quoi ! on nous séparera ? Quoi ! nous nous quitterions, douce amie ? non, que mon père cherche une autre héritière. Allons, concertons ensemble le moyen de nous enfuir ; voyons où nous irons et ce que nous emporterons avec nous ; ne prétends pas te charger seule du fardeau, ni supporter seule tes chagrins, et me laisser à l'écart : car, tu peux dire tout ce que tu voudras, mais je te jure, par ce ciel qui paraît triste de notre douleur, que j'irai partout avec toi.

ROSALINDE
Mais où irons-nous ?

CÉLIE
Chercher mon oncle.

ROSALINDE
Hélas ! de jeunes filles comme nous ! quel danger ne courrons-nous pas en voyageant si loin ? La beauté tente les voleurs, encore plus que l'or.

CÉLIE
Je m'habillerai avec des vêtements pauvres et grossiers et je me teindrai le visage avec une espèce de terre d'ombre ; fais-en autant, nous passerons sans être remarquées, et sans exciter personne à nous attaquer.

ROSALINDE
Ne vaudrait-il pas mieux, étant d'une taille plus qu'ordinaire, que je m'habillasse tout à fait en homme ? Avec une belle et large épée à mon côté, et un épieu à la main (qu'il reste cachée dans mon coeur toute la peur de femme qui voudra !) j'aurai un extérieur fanfaron et martial, aussi bien que tant de lâches qui cachent leur poltronnerie sous les apparences de la bravoure.

CÉLIE
Comment t'appellerai-je, lorsque tu seras un homme ?

ROSALINDE
Je ne veux pas porter un nom moindre que celui du page de Jupiter, ainsi, songe bien à m'appeler Ganymède, et toi, quel nom veux-tu avoir ?

CÉLIE
Un nom qui ait quelque rapport avec ma situation : plus de Célie ; je suis *Aliéna*[15].

ROSALINDE
Mais, cousine, si nous essayions de voler le fou de la cour de ton père, ne servirait-il pas à nous distraire dans le voyage ?

CÉLIE
Il me suivra, j'en réponds, au bout du monde. Laisse-moi le soin de le gagner : allons ramasser nos bijoux et nos richesses ; concertons le moment le plus propice, et les moyens les plus sûrs pour nous soustraire aux poursuites que l'on ne manquera pas de faire après mon évasion : allons, marchons avec joie... vers la liberté, et non vers le bannissement !

[*Elles sortent.*]

15. Aliéna, mot latin ; étrangère bannie.

Acte deuxième

Scène I

[*La forêt des Ardennes.*]

[LE VIEUX DUC, AMIENS *et deux ou trois SEIGNEURS vêtus en habits de gardes-chasse.*]

LE VIEUX DUC
Eh bien ! mes compagnons, mes frères d'exil, l'habitude n'a-t-elle pas rendu cette vie plus douce pour nous que celle que l'on passe dans la pompe des grandeurs ? Ces bois ne sont-ils pas plus exempts de dangers qu'une cour envieuse ? Ici, nous ne souffrons que la peine imposée à Adam, les différences des saisons, la dent glacée et les brutales insultes du vent d'hiver, et quand il me pince et souffle sur mon corps, jusqu'à ce que je sois tout transi de froid, je souris et je dis : «Ce n'est pas ici un flatteur : ce sont là des conseillers qui me convainquent de ce que je suis en me le faisant sentir.» On peut retirer de doux fruits de l'adversité ; telle que le crapaud horrible et venimeux, elle porte cependant dans sa tête un précieux joyau [16]. Notre vie actuelle, séparée de tout commerce avec le monde, trouve des voix dans les arbres, des livres dans les ruisseaux qui coulent, des sermons dans les pierres, et du bien en toute chose.

16. C'était une opinion reçue, du temps de Shakspeare, que la tête d'un vieux crapaud contenait une pierre précieuse, ou une perle, à laquelle on attribuait de grandes vertus.

AMIENS
Je ne voudrais pas changer cette vie : Votre Grâce est heureuse de pouvoir échanger les rigueurs opiniâtres de la fortune en une existence aussi tranquille et aussi douce.

LE VIEUX DUC
Allons, irons-nous tuer quelque venaison ? Cependant cela me fait de la peine que ces pauvres créatures tachetées, bourgeoises par naissance de cette cité déserte, voient leurs flancs arrondis percés de ces pointes fourchues dans leurs propres domaines.

PREMIER SEIGNEUR
Aussi, monseigneur, cela chagrine beaucoup le mélancolique Jacques ; il jure que vous êtes en cela un plus grand usurpateur que votre frère ne l'a été en vous bannissant. Aujourd'hui, le seigneur Amiens et moi, nous nous sommes glissés derrière lui, au moment où il était couché sous un chêne, dont l'antique racine perce les bords du ruisseau qui murmure le long de ce bois ; au même endroit est venu languir un pauvre cerf éperdu que le trait d'un chasseur avait blessé ; et vraiment, monseigneur, le malheureux animal poussait de si profonds gémissements, que dans ses efforts la peau de ses côtés a failli crever ; ensuite de grosses larmes [17] ont roulé piteusement l'une après l'autre sur son nez innocent ; et dans cette attitude, la pauvre bête fauve, que le mélancolique Jacques observait avec attention, restait immobile sur le bord du rapide ruisseau, qu'elle grossissait de ses pleurs.

LE VIEUX DUC
Mais qu'a dit Jacques ? N'a-t-il point moralisé sur ce spectacle ?

PREMIER SEIGNEUR
Oh ! oui, monseigneur, il a fait cent comparaisons différentes ; d'abord, sur les pleurs de l'animal qui tombaient dans le ruisseau, qui n'avait pas besoin de ce superflu. «Pauvre cerf, disait-il, tu fais ton testament comme les gens du monde ; tu donnes à qui avait déjà trop.» Ensuite, sur ce qu'il était là seul, isolé, abandonné de ses compagnons veloutés : «Voilà qui est bien, dit-il, le malheur sépare de nous la foule de nos compagnons.» Dans le moment, un troupeau sans souci et qui s'était rassasié dans la prairie, bondit autour de l'infortuné et ne s'arrête point pour le saluer : «Oui, disait Jacques, poursuivez, gras et riches citoyens ; c'est la mode : pourquoi vos regards s'arrêteraient-ils sur ce

17. Dans l'ancienne matière médicale, les larmes du cerf mourant étaient réputées jouir d'une vertu miraculeuse.

pauvre malheureux, qui est ruiné et perdu sans ressource ?» C'est ainsi que Jacques, par les plus violentes invectives, attaquait la campagne, la ville, la cour, et même la vie que nous menons ici, jurant que nous étions de vrais usurpateurs, des tyrans et pis encore, d'effrayer les animaux et de les tuer dans le lieu même que la nature leur avait assigné pour patrie et pour demeure.

LE VIEUX DUC
Et l'avez-vous laissé dans cette méditation ?

SECOND SEIGNEUR
Oui, monseigneur, nous l'avons laissé pleurant et faisant des dissertations sur le cerf qui sanglotait.

LE VIEUX DUC
Montrez-moi l'endroit ; j'aime à être aux prises avec lui, lorsqu'il est dans ces accès d'humeur ; car alors il est plein d'idées.

SECOND SEIGNEUR
Je vais, monseigneur, vous conduire droit à lui.

Scène II

[*Appartement du palais du duc usurpateur.*]

[FRÉDÉRIC *entre avec des SEIGNEURS de sa suite.*]

FRÉDÉRIC
Est-il possible que personne ne les ait vues ? Cela ne peut pas être : quelques traîtres de ma cour sont d'intelligence avec elles.

PREMIER SEIGNEUR
Je ne puis découvrir personne qui l'ait aperçue. Les dames, chargées de sa chambre, l'ont vue le soir au lit, et le lendemain, de grand matin, elles ont trouvé le lit vide du trésor qu'il renfermait, leur maîtresse.

SECOND SEIGNEUR
Monseigneur, on ne trouve pas non plus le paysan peu gracieux[18] dont

18. Roynish du mot français rogneux.

Votre Altesse avait coutume de s'amuser si souvent. Hespérie, la fille d'honneur de la princesse, avoue qu'elle a entendu secrètement votre fille et sa cousine vantant beaucoup les bonnes qualités et les grâces du lutteur qui a vaincu dernièrement le robuste Charles, et elle croit qu'en quelque endroit que ces dames soient allées, ce jeune homme est sûrement avec elles.

FRÉDÉRIC
Envoyez chez son frère ; ramenez ici ce galant ; s'il n'y est pas, amenez-moi son frère, je le lui ferai bien trouver ; allez-y sur-le-champ, et ne vous lassez point de continuer les démarches et les perquisitions, jusqu'à ce que vous m'ayez ramené ces folles échappées.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*Devant la maison d'*OLIVIER.]

[*Entrent* ORLANDO *et* ADAM*, qui se rencontrent.*]

ORLANDO
Qui est là ?

ADAM
Quoi ! c'est vous, mon jeune maître ? O mon cher maître ! ô mon doux maître ! ô vous, image vivante du vieux chevalier Rowland ! Quoi ! que faites-vous ici ? Ah ! pourquoi êtes-vous vertueux ? pourquoi les gens vous aiment-ils ? pourquoi êtes-vous bon, fort et vaillant ? pourquoi avez-vous été assez imprudent pour vouloir vaincre le nerveux lutteur du capricieux duc ? Votre gloire vous a trop tôt devancé dans cette maison. Ne savez-vous pas, mon maître, qu'il est des hommes pour qui toutes leurs qualités deviennent autant d'ennemis ? Voilà tout le fruit que vous retirez des vôtres ; vos vertus, mon cher maître, sont pour vous autant de traîtres, sous une forme sainte et céleste. Oh ! quel monde est celui-ci, où ce qui est louable empoisonne celui qui le possède !

ORLANDO
Quoi donc ? de quoi s'agit-il ?

ADAM
O malheureux jeune homme, ne franchissez pas ce seuil ; l'ennemi de tout votre mérite habite sous ce toit : votre frère... non, il n'est pas votre frère, mais... le fils... non... pas le fils... je ne veux pas l'appeler fils... de celui que j'allais appeler son père, a appris votre gloire, et cette nuit même il se propose de brûler le logement où vous avez coutume de coucher, et vous dedans. S'il ne réussit pas dans ce projet, il trouvera d'autres moyens de vous faire périr ; je l'ai entendu, par hasard, méditant son projet : ce n'est pas ici un lieu pour vous ; cette maison n'est qu'une boucherie ; abhorrez-la, redoutez-la, n'y entrez pas.

ORLANDO
Mais, Adam, où veux-tu que j'aille ?

ADAM
N'importe où, pourvu que vous ne veniez pas ici.

ORLANDO
Quoi ! voudrais-tu que j'allasse mendier mon pain ; ou qu'armé d'une épée lâche et meurtrière je gagnasse ma vie comme un brigand en volant sur les grands chemins ? Voilà ce qu'il faut que je fasse, ou je ne sais que faire ; et c'est ce que je ne ferai pas, quoique je puisse faire. J'aime mieux me livrer à la haine d'un sang dégénéré, d'un frère sanguinaire.

ADAM
Non, ne le faites pas : j'ai cinq cents écus qui sont les pauvres gages que j'ai épargnés sous votre père ; je les ai amassés pour me servir de nourrice lorsque mes membres vieillis et perclus me refuseraient le service, et que ma vieillesse méprisée serait jetée dans un coin ; prenez cela ; et que celui qui nourrit les corbeaux, et dont la Providence fournit à la subsistance du passereau, soit le soutien de ma vieillesse ! Voilà cet or ; je vous le donne tout ; prenez-moi pour votre domestique : quoique je paraisse vieux, je suis encore nerveux et robuste ; car, dans ma jeunesse, je n'ai jamais fait usage de ces liqueurs brûlantes qui portent le trouble dans le sang, et jamais je n'ai cherché, avec un front sans pudeur, les moyens de ruiner et d'affaiblir ma constitution ; aussi ma vieillesse est comme un hiver vigoureux, froid, mais serein : laissez-moi vous suivre ; je vous rendrai les services d'un homme plus jeune, dans toutes vos affaires et dans tous vos besoins.

ORLANDO
O bon vieillard ! que tu es une image fidèle de ces serviteurs constants

de l'ancien temps, qui servaient par amour de leur devoir, et non pour le salaire ! Tu n'es pas à la mode de ce temps-ci où personne ne travaille que pour son avancement, et où l'acquisition de ce qu'on désire fait cesser le service : tu n'en agis pas ainsi.—Mais, pauvre vieillard, tu veux tailler un arbre pourri qui ne saurait même produire une seule fleur, pour te payer de tes peines et de ta culture ; mais fais ce que tu voudras ; nous irons ensemble ; et avant que nous ayons dépensé les gages de ta jeunesse, nous trouverons quelque modeste situation où nous vivrons contents.

ADAM
Allez, mon maître, allez, je vous suivrai jusqu'au dernier soupir avec fidélité et loyauté. J'ai vécu ici depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à près de quatre-vingts ; mais de ce moment, je n'y reste plus. Bien des gens cherchent fortune à dix-sept ans, mais à quatre-vingts il est trop tard. La fortune ne saurait cependant me mieux récompenser, qu'en me faisant bien mourir sans rester débiteur de mon maître.

Scène IV

[*La forêt des Ardennes.*]

[ROSALINDE *en habit de jeune garçon,* CÉLIE *habillée en bergère et le paysan* TOUCHSTONE.]

ROSALINDE
O dieux ! que mon coeur est las !

TOUCHSTONE
Je m'embarrasserais fort peu de mon coeur, si mes jambes n'étaient pas lasses.

ROSALINDE
J'aurais bonne envie de déshonorer l'habit d'homme que je porte, et de pleurer comme une femme ; mais il faut que je soutienne le vaisseau le plus faible ; c'est au pourpoint et au haut-de-chausses à montrer l'exemple du courage à la jupe ; ainsi courage donc, chère Aliéna.

CÉLIE
Je t'en prie, supporte-moi ; je ne saurais aller plus loin.

TOUCHSTONE
Pour moi j'aimerais mieux vous supporter que de vous porter ; je ne porterais cependant pas de *croix*[19] en vous portant ; car je ne crois pas que vous ayez d'argent dans votre bourse.

ROSALINDE
Enfin, voilà donc la forêt des Ardennes.

TOUCHSTONE
Oui, me voilà dans l'Ardenne, je n'en suis que plus sot ; quand j'étais chez moi, j'étais bien mieux ; mais il faut que les voyageurs soient contents de tout.

ROSALINDE
Oui, sois content, cher Touchstone ; mais qui vient ici ? Un jeune homme et un vieillard en conversation sérieuse !

[*Entrent* CORIN *et* SYLVIUS *de l'autre côté du théâtre.*]

CORIN
C'est précisément là le moyen de vous faire toujours mépriser d'elle.

SYLVIUS
O Corin ! si tu savais combien je l'aime !

CORIN
Je le devine en partie ; car j'ai aimé jadis.

SYLVIUS
Non, Corin, vieux comme tu l'es, tu ne saurais le deviner, quand même dans ta jeunesse tu aurais été le plus fidèle amant qui ait soupiré pendant la nuit sur son oreiller. Mais si jamais ton amour fut égal au mien (et je suis sûr qu'aucun homme n'aima jamais comme moi), à combien d'actions ridicules ta passion t'a-t-elle entraîné ?

CORIN
A plus de mille, que j'ai oubliées.

19. Une espèce de monnaie marquée d'une croix ; ce mot est pour Shakspeare une source de pointes.

SYLVIUS
Oh ! tu n'as donc jamais aimé aussi tendrement que moi : si tu ne te rappelles pas jusqu'à la plus petite folie que l'amour t'a fait faire, tu n'as pas aimé : si tu ne t'es pas assis comme je le suis, fatigant celui qui t'écoutait des louanges de ta maîtresse, tu n'as pas aimé : si tu n'as pas quitté brusquement la compagnie, comme ma passion me fait quitter la tienne en ce moment, tu n'as pas aimé. O Phébé ! Phébé ! Phébé !

[SYLVIUS *sort.*]

ROSALINDE
Hélas ! pauvre berger ! en te voyant sonder ta blessure, un sort cruel m'a fait sentir la mienne.

TOUCHSTONE
Et moi la mienne : je me souviens que lorsque j'étais amoureux, je brisai mon épée contre une pierre en lui disant : «Voilà pour t'apprendre à rendre des visites nocturnes à Jeanne Smile ;» et je me rappelle que je baisais son battoir et les mamelles des vaches que ses jolies mains gercées venaient de traire ; et je me souviens encore qu'au lieu d'elle, je courtisais une tige de pois, auquel je pris deux cosses pour les lui rendre en lui disant, en pleurant des larmes [20] : «Portez ceci pour l'amour de moi.» Nous autres vrais amants, nous sommes sujets à d'étranges caprices ; mais comme tout, dans la nature, est mortel, toute nature est mortellement folle en amour [21].

ROSALINDE
Tu parles plus sagement que tu ne t'en doutes.

TOUCHSTONE
Vraiment, jamais je ne me douterai de mon esprit que lorsque je me le serai cassé contre les os des jambes.

ROSALINDE
O Jupiter ! Jupiter ! la passion de ce berger ressemble bien à la mienne.

TOUCHSTONE
Et à la mienne aussi : mais cela devient un peu ancien pour moi.

---

20. «Trait contre une expression ridicule de la Rosalinde de Lodge.» (WARBURTON.)
21. Mortal est pris ici adverbialement pour excessivement.

CÉLIE
Je vous en prie, que l'un de vous demande à cet homme-là s'il voudrait nous donner quelque nourriture pour de l'or. Je suis d'une faiblesse à mourir.

TOUCHSTONE
Holà, vous, paysan !

ROSALINDE
Tais-toi, sot ; il n'est pas ton parent.

CORIN
Qui appelle ?

TOUCHSTONE
Des personnes qui valent mieux que vous, l'ami.

CORIN
Si elles ne valaient pas mieux que moi, elles seraient bien misérables.

ROSALINDE
Paix ! te dis-je ;—bonsoir, l'ami !

CORIN
Bonsoir, mon joli cavalier, ainsi qu'à vous tous.

ROSALINDE
Je t'en prie, berger, si, par amitié ou pour de l'or, l'on peut obtenir quelques aliments dans ce désert, conduis-nous dans un endroit où nous puissions nous reposer et manger ; voilà une jeune fille que le voyage a accablée de fatigue ; elle est prête à défaillir de besoin.

CORIN
Mon beau monsieur, je la plains de tout mon coeur, et je souhaiterais, bien plus pour elle que pour moi, que la fortune m'eût mis plus en état de la soulager ; mais je ne suis qu'un berger, aux gages d'un autre homme, et je ne tonds pas pour moi les moutons que je fais paître : mon maître est d'un naturel avare, et s'embarrasse fort peu de s'ouvrir le chemin du ciel par des actes d'hospitalité. D'ailleurs, sa cabane, ses troupeaux et ses pâturages sont en vente, et son absence fait qu'il n'y a maintenant, dans notre bergerie, rien que vous puissiez manger : mais venez voir ce qu'il y a ; et si ma voix y peut quelque chose, vous serez certainement bien reçus.

ROSALINDE
Quel est celui qui doit acheter son troupeau et ses pâturages ?

CORIN
Ce jeune homme que vous avez vu ici il n'y a qu'un moment, et qui se soucie peu d'acheter quoi que ce soit.

ROSALINDE
Si cela pouvait se faire sans blesser l'honnêteté, je te prierais d'acheter la cabane, les pâturages et le troupeau, et nous te donnerions de quoi payer le tout pour nous.

CÉLIE
Et nous augmenterions tes gages. J'aime ces lieux, et j'y passerais volontiers ma vie.

CORIN
Le tout est certainement à vendre : venez avec moi : si, sur ce qu'on vous en dira, le terrain, le revenu et ce genre de vie vous plaisent, j'achèterai aussitôt le tout avec votre or, et je serai votre fidèle berger.

[*Ils sortent.*]

Scène V

[AMIENS, JACQUES *et autres paraissent.*]

[AMIENS.]

Toi qui chéris les verts ombrages,
Viens avec moi respirer en ces lieux ;
Viens avec moi mêler tes chants joyeux
Aux doux concerts qui charmes ces bocages.
On ne trouve ici
D'autre ennemi
Que l'hiver seul, la pluie et les orages.

JACQUES
Continuez, continuez, je vous prie, continuez.

AMIENS
Cela vous rendrait mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES
C'est ce que je veux.—Continuez, je vous en prie ; continuez ; je puis sucer la mélancolie d'une chanson même, comme une belette suce les oeufs. Encore, je vous en prie, encore.

AMIENS
Ma voix est rude ; je sais que je ne saurais vous plaire.

JACQUES
Je ne vous prie point de me plaire ; je vous prie de chanter : allons, allons, une autre stance. Ne les appelez-vous pas *stances* ?

AMIENS
Comme vous voudrez, monsieur Jacques.

JACQUES
Je m'embarrasse fort peu de savoir leur nom ; elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter ?

AMIENS
Plutôt à votre prière, que pour mon plaisir.

JACQUES
Eh bien ! si jamais je remercie un homme, je vous remercierai. Mais ce qu'on appelle compliment, ressemble à la rencontre de deux magots. Et quand un homme me remercie cordialement, il me semble que je lui ai donné un sou, et qu'il me fait les remerciements d'un pauvre. Allons, chantez.—Et vous qui ne voulez pas chanter, taisez-vous.

AMIENS
Eh bien ! je vais finir ma chanson. Messieurs, pendant ce temps-là, mettez le couvert ; le duc veut dîner sous cet arbre. Il vous a cherché toute la journée.

JACQUES
Et moi, je l'ai évité toute la journée : il aime trop la dispute pour moi : je pense à autant de choses que lui, mais je rends grâce au ciel et je ne m'en glorifie pas. Allons, chantez, allons.
CHANSON.

Toi qui fuis l'éclat de la cour,
Des champs féconds préférant la parure,

Heureux des mets que t'offre la nature,
Viens habiter avec moi ce séjour.
Dans ce bocage,
Sous cet ombrage,
Point d'ennemi que l'hiver et l'orage.

JACQUES
Je vais vous donner sur cet air quelques vers que j'ai faits hier en dépit de mon génie.

AMIENS
Et je les chanterai.

JACQUES
Les voici.
S'il arrive par hasard
Qu'un homme soit changé en âne ;
Quittant son bien et son aisance
Pour suivre une volonté obstinée,
Duc dàme, duc dàme, duc dàme,
Il trouvera ici
D'aussi grands fous que lui
S'il veut venir ici[22]. [*Il chante.*]

AMIENS
Que signifie ce *duc ad me* ?

JACQUES
C'est une invocation grecque pour rassembler les sots dans un cercle.— Je vais dormir si je puis ; si je ne peux pas dormir, je déclamerai contre tous les premiers-nés de l'Égypte[23].

AMIENS
Et moi, je vais chercher le duc : son banquet est prêt.

[*Ils sortent chacun de son côté.*]

22. Duc dàme est mis pour duc ad me, conduisez-moi ; allusion au refrain d'Amiens. Ceiui-ci n'est pas un savant, Jacques lui peut donner ce mot pour du grec, très-innocemment.

23. «Expression proverbiale pour dire les personnes d'une haute naissance.» (JOHNSON.)

Scène VI

[*Entrent* ORLANDO *et* ADAM.]

ADAM
Mon cher maître, je ne saurais aller plus loin : eh ! je me meurs de faim ! Je vais me coucher ici et y prendre la mesure de ma fosse. Adieu, mon bon maître.

ORLANDO
Quoi, Adam ! comment ! tu n'as pas plus de coeur que cela ? Vis encore un peu, console-toi un peu, prends un peu de coeur. S'il existe quelque bête sauvage dans cette affreuse forêt, ou je lui servirai de nourriture, ou je te l'apporterai comme nourriture : ton imagination te fait voir la mort plus près de toi qu'elle ne l'est en effet. Pour l'amour de moi, prends courage ; tiens un instant la mort à bout de bras : je suis à toi dans un moment ; et si je ne t'apporte pas quelque chose à manger, alors je te permets de mourir : mais si tu meurs avant mon retour, je dirai que tu t'es moqué de mes peines.—Allons, fort bien, tu as l'air plus entrain. Je vais revenir te joindre à l'instant ; mais tu es là couché à l'air glacé. Viens, je vais te porter sous quelque abri, et tu ne mourras pas faute d'un dîner, s'il y a quelque chose de vivant dans ce désert. Courage, bon Adam.

[*Ils sortent.*]

Scène VII

[*Une autre partie de la forêt.*]

[*On voit une table servie,* LE VIEUX DUC*,* AMIENS*, les SEIGNEURS et autres.*]

LE VIEUX DUC
Je pense qu'il est métamorphosé en bête ; car je ne puis le trouver nulle part, sous la forme d'un homme.

PREMIER SEIGNEUR
Monseigneur, il n'y a qu'un instant qu'il est parti d'ici, où il était fort gai, à écouter une chanson.

LE VIEUX DUC
Lui, qui est tout composé de dissonances ! s'il devient jamais musicien, il y aura certainement bientôt une grande discorde dans les sphères ; allez le chercher ; dites-lui, que je voudrais lui parler.

[*Entre* JACQUES.]

PREMIER SEIGNEUR
Il m'en évite la peine, en venant lui-même.

LE VIEUX DUC
Mais comment, monsieur, quelle vie menez-vous donc maintenant, qu'il faille que vos pauvres amis vous fassent la cour ?—Mais quoi vous avez l'air gai.

JACQUES
Un fou ! un fou !... J'ai rencontré un fou dans la forêt, un fou en habit bigarré[24]. O misérable monde ! Comme il est vrai que je vis de nourriture, j'ai rencontré un fou qui s'était couché par terre, se chauffait au soleil, et invitait dame Fortune, mais en bons termes et bien placés, et cependant un vrai fou qui en portait la livrée.—Bonjour, fou, lui ai-je dit.—Non, monsieur, m'a-t-il répondu, ne m'appelez pas *fou*, jusqu'à ce que le ciel m'ait envoyé la Fortune[25].—Ensuite il a tiré un cadran de sa poche, et après l'avoir regardé d'un oeil terne, il a dit très-sagement : «Il est dix heures ;—c'est ainsi, a-t-il continué, que nous pouvons voir comment va le monde : il n'y a qu'une heure qu'il n'en était que neuf, et dans une heure il en sera onze ; et ainsi d'heure en heure nous mûrissons, mûrissons, et ensuite d'heure en heure nous pourrissons, pourrissons, et là finit notre histoire.» Quand j'ai entendu ce fou bigarré moraliser ainsi sur le temps, mes poumons se sont mis à chanter comme le coq, de voir des fous si profonds en morale ; et j'ai ri sans relâche, pendant une heure entière à son cadran.—O noble fou ! un digne fou ! Oh ! un habit bigarré est le seul que l'on doive porter.

24. Motley fool, Motley, bigarré, le costume des fous se rapprochait de celui des arlequins.

25. Fortuna favet fatuis. Fortuna nimiùm quem favet, stultum facit. (P. SYRUS.)]

LE VIEUX DUC
Quel est donc ce fou ?

JACQUES
Oh ! le digne fou ! un fou qui a été un courtisan ; et il dit que, si les dames sont jeunes et belles, elles ont le don de le savoir : dans sa cervelle, qui est aussi sèche que le biscuit qui reste après un voyage, il y a d'étranges cases farcies d'observations qu'il débite par parcelles. Oh ! si je pouvais être un fou ! J'aspire à porter un habit bigarré.

LE VIEUX DUC
Tu en auras un.

JACQUES
C'est la seule chose que je vous demande [26], pourvu que vous arrachiez de votre cerveau la folle idée qui y est enracinée, que je suis sage. En outre, je veux avoir une liberté aussi étendue que le vent, et je veux souffler sur qui il me plaira, car les fous ont ce privilége ; et ceux qui essuieront le plus de traits de ma folie, seront obligés de rire plus que les autres : et pourquoi cela, monsieur ? Le *pourquoi* est aussi simple que le chemin qui conduit à l'église de la paroisse. Celui qu'un fou pique à propos agit sottement (fût-il piqué au vif), s'il se montre sensible au lardon ; autrement la folie de l'homme sage s'expose à être anatomisée par les flèches lancées à tort et à travers par le fou. Revêtissez-moi de mon habit bigarré, donnez-moi la liberté de dire ce que je pense, et je vous jure que, si l'on veut prendre ma médecine patiemment, je purgerai à fond le corps impur de ce monde infecté.

LE VIEUX DUC
Fi ! fi donc ! je puis te dire ce que tu voudrais faire.

JACQUES
Et pour un jeton [27], que voudrais-je faire, si ce n'est du bien ?

LE VIEUX DUC
Tu commettrais, en gourmandant le péché, un péché des plus dangereux ; car toi-même tu as été un libertin aussi sensuel que l'aiguillon même de la brutalité, et tu voudrais aujourd'hui dégorger sur le monde entier tous les ulcères et tous les maux que tu as gagnés par ta licence aux pieds légers.

---

26. 'Tis my only suit. Suit, habit et demande, requête.
27. What, for a counter, would I do but good ?

JACQUES
Quoi ! quel est celui qui, en censurant l'orgueil en général, peut être accusé d'en taxer quelqu'un en particulier ? Ce vice ne coule-t-il pas gros comme les flots de la mer, jusqu'à ce que les vrais moyens le refoulent ? Quand je dis qu'une femme de la cité porte sur ses indignes épaules la fortune des princes, quelle est celle qui peut se présenter et dire que j'entends parler d'elle, lorsque sa voisine est comme elle ? ou quel est l'homme, dans l'emploi le plus vil, qui ne décèle pas la folie dont je l'accuse, lorsque, pensant que j'ai voulu parler de lui, il répond que sa parure n'est point à mes frais ? Là donc ; comment donc ? Eh bien ! faites-moi donc voir en quoi ma langue lui a fait du tort. Si elle lui a rendu justice, alors c'est lui qui s'est fait du tort lui-même ; s'il est libre de tout reproche, alors ma satire s'envole comme une oie sauvage sans être réclamée de personne. Mais qui vient ici ?

[ORLANDO *entre brusquement, l'épée nue.*]

ORLANDO
Arrêtez et cessez de manger.

JACQUES
Quoi ! je n'ai pas encore commencé.

ORLANDO
Et tu ne commenceras pas avant que le besoin soit servi.

JACQUES
De quelle espèce est donc ce coq-là ?

LE VIEUX DUC
Est-ce la nécessité, jeune homme, qui te rend si audacieux, ou est-ce par un grossier mépris des bonnes manières que tu te montres si dépourvu de civilité ?

ORLANDO
Vous avez touché mon mal tout d'abord. C'est le poignant aiguillon d'un extrême besoin qui m'a enlevé les douces apparences de la civilité : j'ai cependant été élevé dans l'intérieur du pays, et j'ai reçu quelque éducation : mais laissez cela, vous dis-je : il meurt celui de vous qui touchera à ce fruit avant que moi et mes besoins soyons satisfaits.

JACQUES
Si vous ne voulez pas que l'on vous satisfasse avec des raisons, alors il faut donc que je meure.

LE VIEUX DUC
Que prétendez-vous ? Votre douceur aura plus de force que votre force pour nous amener à la douceur.

ORLANDO
Je vais mourir faute de nourriture : laisse-m'en prendre.

LE VIEUX DUC
Asseyez-vous et mangez, et soyez le bienvenu à notre table.

ORLANDO
Vous me parlez si doucement ? En ce cas, pardonnez-moi, je vous prie ; j'ai cru qu'ici tout était sauvage ; voilà ce qui m'a fait prendre la rude apparence du commandement. Mais qui que vous soyez, qui dans ce désert inaccessible, à l'ombre de ce feuillage mélancolique, perdez et négligez les heures glissantes du temps, si jamais vous vîtes des jours plus heureux, si jamais vous avez habité des lieux où le son des cloches vous appelât à l'église ; si jamais vous vous êtes assis à la table d'un homme vertueux ; si jamais vous avez essuyé une larme sur vos paupières ; si vous savez enfin ce que c'est que de plaindre et que d'être plaint, que la douceur soit ma seule violence. Dans cet espoir, je rougis et je cache mon épée.

LE VIEUX DUC
Il est vrai que nous avons vu des jours plus heureux ; le son des cloches sacrées nous a appelés à l'église ; nous nous sommes assis à la table d'hommes vertueux ; nous avons essuyé nos yeux baignés de larmes que faisait couler une sainte pitié : ainsi asseyez-vous paisiblement, et disposez à votre gré de ce que nous pouvons avoir à offrir à vos besoins.

ORLANDO
Eh bien ! alors attendez encore un moment pour manger, tandis que, comme la biche, je vais chercher mon faon pour lui donner à manger. A quelques pas d'ici, il y a un pauvre vieillard qui, conduit par l'amitié pure, a traîné après moi ses pas inégaux : il est accablé de deux maux cruels, l'âge et la faim. Je ne goûterai à rien jusqu'à ce qu'il soit rassasié.

LE VIEUX DUC
Allez le chercher ; nous ne toucherons à rien avant votre retour.

ORLANDO
Je vous remercie ; que le ciel vous bénisse pour vos généreux secours.

[*Il sort.*]

LE VIEUX DUC
Tu vois que nous ne sommes pas seuls malheureux ; ce vaste théâtre de l'univers offre de plus tristes spectacles que cette scène où nous jouons notre rôle.

JACQUES
Le monde entier est un théâtre, et les hommes et les femmes ne sont que des acteurs ; ils ont leurs entrées et leurs sorties. Un homme, dans le cours de sa vie, joue différents rôles ; et les actes de la pièce sont les sept âges [28]. Dans le premier, c'est l'enfant, vagissant, bavant dans les bras de sa nourrice. Ensuite l'écolier, toujours en pleurs, avec son frais visage du matin et son petit sac, rampe, comme le limaçon, à contre-coeur jusqu'à l'école. Puis vient l'amoureux, qui soupire comme une fournaise et chante une ballade plaintive qu'il a adressée au sourcil de sa maîtresse. Puis le soldat, prodigue de jurements étranges et barbu comme le léopard [29], jaloux sur le point d'honneur, emporté, toujours prêt à se quereller, cherchant la renommée, cette bulle de savon, jusque dans la bouche du canon. Après lui, c'est le juge au ventre arrondi, garni d'un bon chapon, l'oeil sévère, la barbe taillée d'une forme grave ; il abonde en vieilles sentences, en maximes vulgaires ; et c'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge offre un maigre Pantalon [30] en pantoufles, avec des lunettes sur le nez et une poche de côté : les bas bien conservés de sa jeunesse se trouvent maintenant beaucoup trop vastes pour sa jambe ratatinée ; sa voix, jadis forte et mâle, revient au fausset de l'enfance, et ne fait plus que siffler d'un ton aigre et grêle. Enfin le septième et dernier âge vient unir cette histoire pleine d'étranges événements ; c'est la seconde enfance, état d'oubli profond où l'homme se trouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien.

[ORLANDO *revient avec* ADAM.]

28. «Anciennement, il y avait des pièces divisées en sept actes.» (WARBURTON.)
29. Chaque profession avait jadis une forme de barbe particulière. La barbe du juge différait de celle du soldat.
30. Allusion au personnage de la comédie italienne, appelé il Pantalone, le seul qui joue son rôle en pantoufles.

LE VIEUX DUC
Soyez le bienvenu ! Déposez votre vénérable fardeau, et qu'il mange.

ORLANDO
Je vous remercie surtout pour lui.

ADAM
Vous faites bien de remercier pour moi ; car je puis à peine parler pour vous remercier moi-même.

LE VIEUX DUC
Vous êtes les bienvenus, mettez-vous à l'oeuvre : je ne vous dérangerai point en ce moment pour vous questionner sur vos aventures.—Faites-nous un peu de musique, cher cousin ; chantez-nous quelque chose.
AMIENS *chante*

Souffle, souffle vent d'hiver ;
Tu n'es pas si cruel
Que l'ingratitude de l'homme.
Ta dent n'est pas si pénétrante,
Car tu es invisible
Quoique ton souffle soit rude [31]
Hé ! ho ! chante ; hé ! ho ! dans le houx vert ;
La plupart des amis sont des hypocrites et la plupart des amants des fous
Allons ho ! hé ! le houx !
Cette vie est joviale.

Gèle, gèle, ciel rigoureux,
Ta morsure est moins cruelle
Que celle d'un bienfait oublié.
Quoique tu enchaînes les eaux,
Ton aiguillon n'est pas si acéré
Que celui de l'oubli d'un ami.
Hé ! ho ! chante, etc., etc.

[*On joue un air.*]

LE VIEUX DUC
S'il est vrai que vous soyez le fils du bon chevalier Rowland, ainsi qu'on vous l'a entendu dire ingénument tout bas, et ainsi que tout me

31. Le sens de ces vers a beaucoup tourmenté les commentateurs, et reste encore inexplicable : combien de chansons anglaises (et même combien de françaises) ne sont que des mots avec rime et sans raison !

l'annonce ; car il respire dans tous vos traits, et votre visage est son portrait vivant ; soyez vraiment le bienvenu ici ; je suis le duc qui aimait votre père. Venez dans ma grotte me raconter la suite de vos aventures ; et toi, bon vieillard, tu es le bienvenu comme ton maître.—Soutenez-le par le bras. [*A* ORLANDO.] Donnez-moi votre main, et faites-moi connaître toutes vos aventures.

[*Ils sortent.*]

Acte troisième

Scène I

[*Appartement du palais.*]

[*Entrent* FRÉDÉRIC, OLIVIER, *SEIGNEURS et suite.*]

FRÉDÉRIC
Quoi ! ne l'avoir point vu depuis ? Monsieur, monsieur, cela ne peut pas être ; et si la clémence ne dominait pas en moi, toi, présent, je n'irais pas chercher un objet absent pour ma vengeance : mais songes-y bien ; trouve ton frère, en quelque endroit qu'il soit ; cherche-le aux flambeaux ; je te donne un an pour me l'amener mort ou vif ; sinon ne reparais plus pour vivre sur notre territoire. Jusqu'à ce que tu puisses te justifier, par la bouche de ton frère, des soupçons que nous avons contre toi, nous saisissons dans nos mains les terres et tout ce que tu peux avoir de propriétés qui vaille la peine d'être saisi.

OLIVIER
Oh ! si Votre Altesse pouvait lire dans mon coeur ! Jamais je n'aimai mon frère de ma vie.

FRÉDÉRIC
Tu n'en es qu'un plus grand scélérat.—Allons, qu'on le mette à la porte, et que mes officiers chargés de ces affaires procèdent à l'estimation de sa maison et de ses terres : qu'on le fasse sans délai, et qu'il tourne les talons.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*La forêt.*]

[ORLANDO *entre avec un panier à la main.*]

ORLANDO
Restez-là suspendus, mes vers, pour attester mon amour, et toi, reine de la nuit, à la triple couronne, du haut de ta pâle sphère, abaisse tes chastes regards sur le nom de ta belle chasseresse, qui règne sur ma vie. O Rosalinde ! ces arbres seront mes tablettes, et je veux graver mes pensées sur leur écorce, afin que tous les yeux qui jetteront leurs regards sur cette forêt, rencontrent partout les témoignages de ta vertu. Cours, Orlando, grave sur chaque arbre : *La belle, la chaste, l'inexprimable Rosalinde !*

[*Il sort.*]

[*Entrent* CORIN *et le bouffon* TOUCHSTONE.]

CORIN
Et comment trouvez-vous cette vie de berger, monsieur Touchstone ?

TOUCHSTONE
Franchement, berger, par elle-même, c'est une bonne vie ; mais en ce que c'est une vie de berger, c'est une pauvre vie. En ce qu'elle est solitaire, je l'aime beaucoup ; mais en ce qu'elle est retirée, c'est une misérable vie : ensuite, par rapport à ce qu'on la passe dans les champs, elle me plaît assez ; mais en ce qu'on ne la passe pas à la cour, elle est ennuyeuse. Comme vie frugale, voyez-vous, elle convient beaucoup à mon humeur ; mais en ce qu'il n'y a pas plus d'abondance, elle contrarie beaucoup mon estomac ; y a-t-il en toi un peu de philosophie, berger ?

CORIN
Ce que j'en ai se borne à savoir que plus on est malade plus on est mal à son aise ; et que celui qui n'a ni argent, ni moyens, ni contentement,

manque de trois bons amis ; que la propriété de la pluie est de mouiller, et celle du feu de brûler ; que les bons pâturages engraissent les brebis ; et qu'une des grandes causes de la nuit, c'est l'absence du soleil ; que celui qui n'a rien reçu de l'esprit, ni de la nature, ni de l'art, peut se plaindre d'avoir reçu une mauvaise éducation, ou vient d'une famille très-sotte.

TOUCHSTONE
Un homme qui raisonne comme toi est un philosophe naturel. As-tu jamais vécu à la cour, berger ?

CORIN
Non, vraiment.

TOUCHSTONE
Alors, tu es damné.

CORIN
Non pas, j'espère.

TOUCHSTONE
Oh ! tu seras sûrement damné, comme un oeuf qui n'est cuit que d'un côté [32].

CORIN
Pour n'avoir pas été à la cour ? Dites-moi donc votre raison.

TOUCHSTONE
Eh bien ! si tu n'as jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les bonnes manières ; si tu n'as jamais vu les bonnes manières, alors tes manières sont nécessairement mauvaises ; et ce qui est mauvais est péché, et le péché mène à la damnation : tu es dans une situation dangereuse, berger.

CORIN
Pas du tout, Touchstone : les belles manières de la cour sont aussi ridicules à la campagne que les usages de la campagne sont risibles à la cour. Vous m'avez dit qu'on ne se saluait pas à la cour, mais qu'on se baisait les mains. Cette courtoisie ne serait pas propre, si les courtisans

32. Johnson dit ne pas comprendre cette réponse. Steevens cite un proverbe qui dit qu'un fou est celui qui fait le mieux cuire un oeuf parce qu'il le tourne toujours ; et Touchstone semble vouloir faire entendre qu'un homme qui n'a pas vécu à la cour n'a qu'une demi-éducation.

étaient des bergers.

TOUCHSTONE
Une preuve ; vite, allons, une preuve.

CORIN
Eh bien ! nous touchons nos brebis à tout instant, et leur toison, vous le savez, est grasse.

TOUCHSTONE
Eh bien ! les mains de nos courtisans ne suent-elles pas ? et la graisse de mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur de l'homme ? Mauvaise raison, mauvaise raison : une meilleure, allons.

CORIN
En outre nos mains sont rudes.

TOUCHSTONE
Eh bien ! vos lèvres ne les sentiront que plus tôt. Encore une mauvaise raison : allons, une autre plus solide.

CORIN
Et elles sont souvent goudronnées avec les drogues de nos brebis ; et voudriez-vous que nous baisassions du goudron ? Les mains des courtisans sont parfumées de civette.

TOUCHSTONE
Pauvre esprit ; tu n'es qu'une chair à vers, comparée à un bon morceau de viande. Allons, apprends du sage, et réfléchis ; la civette est d'une plus basse extraction que le goudron : la civette n'est que l'impure excrétion d'un chat. Trouve une meilleure preuve, berger.

CORIN
Vous avez l'esprit trop raffiné pour moi : je veux me reposer.

TOUCHSTONE
Tu veux te reposer, étant damné ? Dieu veuille t'éclairer, homme borné, car tu es bien ignorant ! Dieu veuille te faire une incision [33] ! Tu es bien novice.

CORIN
Monsieur, je ne suis qu'un simple journalier ; je gagne ce que je mange, j'achète ce que je porte ; je ne dois de haine à personne, je n'envie le

33. «Expression proverbiale pour dire : faire comprendre.» (WARBURTON.)

bonheur de personne ; je suis bien aise de la bonne fortune des autres, patient dans ma peine, et mon plus grand orgueil est de voir mes brebis paître, et mes agneaux téter.

TOUCHSTONE
Voilà encore un autre péché d'imbécile dont vous vous rendez coupable, en élevant ensemble les brebis et les béliers, en vous offrant à gagner votre vie par l'accouplement du bétail, en servant d'entremetteur aux désirs du bélier qui a la sonnette au cou, et en prostituant la brebis d'un an à un vieux débauché de bélier aux cornes crochues, qui n'est point du tout raisonnablement son fait. Si tu n'es pas damné pour cela, c'est que le diable lui-même ne veut pas de bergers ; autrement, je ne vois pas comment tu pourrais échapper.

CORIN
Voilà le jeune monsieur Ganymède, le frère de ma nouvelle maîtresse.

Scène III

[ROSALINDE, TOUCHSTONE]

[ROSALINDE *paraît, lisant un papier.*]

Depuis l'Orient jusqu'aux Indes-Occidentales,
Nul joyau n'égale Rosalinde,
Tous les vents portent sur leur ailes
Le mérite de Rosalinde dans tout l'univers.
Les portraits les plus parfaits
Sont noirs à côté de Rosalinde :
Ne pensons à d'autre beauté
Qu'à celle de Rosalinde.

TOUCHSTONE
Je vous rimerai comme cela, pendant huit ans entiers, en exceptant cependant les heures du dîner, du souper et du sommeil : c'est précisément ainsi que riment les marchandes de beurre en allant au marché [34].

34. Ce sont les vers cités par Horace dont on sait deux sens, stans pede in uno.

ROSALINDE
Retire-toi, sot.

TOUCHSTONE
Pour essayer.
Si un cerf a besoin d'une biche,
Qu'il cherche Rosalinde ;
Si la chatte court après le chat,
Ainsi fera Rosalinde.
Les vêtements d'hiver doivent être doublés,
Et de même la mince Rosalinde :
Ceux qui moissonnent doivent lier et mettre en gerbe
Et puis dans la charrette avec Rosalinde.
La plus douce noix a une écorce amère,
Cette noix, c'est Rosalinde.
Celui qui veut trouver une douce rose,
Trouve l'épine d'amour et Rosalinde.
C'est là la fausse allure des vers. Pourquoi vous empoisonner de pareille poésie ?

ROSALINDE
Tais-toi, sot de fou, je les ai trouvés sur un arbre.

TOUCHSTONE
Eh bien ! c'est un arbre qui produit de mauvais fruits.

ROSALINDE
Je veux t'enter sur lui, et ce sera le greffer avec un néflier[35]. Ce sera le fruit le plus précoce du pays, car tu seras pourri avant d'être à demi mûr, et c'est la vertu du néflier.

TOUCHSTONE
Vous avez prononcé ; mais si vous avez bien ou mal jugé, que la forêt en décide.

[*Entre* CÉLIE, *lisant un écrit.*]

ROSALINDE
Paix, voilà ma soeur qui vient, elle lit ; tiens-toi à l'écart.
CÉLIE, *lisant un écrit en vers.*
Pourquoi ce désert serait-il silencieux ?

35. Équivoque sur medlar et medler, néflier et entremetteur.

Serait-ce par ce qu'il n'est pas habité ? Non ;
Je suspendrai à chaque arbre des langues
Qui parleront le langage des cités.
Les unes diront combien la courte vie de l'homme
Finit rapidement les erreurs de son pèlerinage,
Que l'espace d'une palme
Embrasse la somme de sa durée :
D'autres montreront les serments violés
Entre les coeurs de deux amis ;
Mais sur les plus beaux rameaux,
Ou à la fin de chaque sentence,
J'écrirai le nom de Rosalinde,
Et j'enseignerai à tous ceux qui me liront,
Que le ciel a voulu montrer en miniature
La quintessence de tous les esprits.
Le ciel ordonna donc à la nature
De rassembler toutes les grâces dans un seul corps :
Aussitôt la nature forma les joues de roses d'Hélène,
  Mais sans son coeur ;
  La majesté de Cléopâtre,
Ce qu'Atalante avait de plus précieux,
Et la modestie de la triste Lucrèce.
C'est ainsi que le conseil céleste décida
Que Rosalinde serait formée de plusieurs belles ;
Et que de plusieurs visages, de plusieurs yeux,
  Et de plusieurs coeurs,
Elle ne posséderait que les traits les plus prisés.
Le ciel a voulu qu'elle ait tous ces dons,
Et que moi, je vive et meure son esclave.

ROSALINDE
O bon Jupiter !—Comment avez-vous pu fatiguer vos paroissiens d'une si ennuyeuse homélie d'amour, sans jamais crier : Prenez patience, bonnes gens !

CÉLIE
Eh ! vous êtes là, espions ? Berger, retirez-vous un peu : et vous, drôle, suivez-le.

TOUCHSTONE
Allons, berger, faisons une retraite honorable : si nous n'emportons sac

et bagage, nous en avons du moins quelque chose[36].

[CORIN *et* TOUCHSTONE *sortent.*]

CÉLIE
As-tu entendu ces vers ?

ROSALINDE
Oh ! oui, je les ai entendus, et plus encore : car quelques-uns d'eux avaient plus de pieds que les vers n'en doivent porter.

CÉLIE
Peu importe ; les pieds pouvaient porter les vers.

ROSALINDE
Oui ; mais les pieds étaient boiteux et ne pouvaient se supporter eux-mêmes sans les vers. Voilà pourquoi ils boitaient dans les vers.

CÉLIE
Mais les as-tu entendus sans te demander comment ton nom se trouvait gravé sur ces arbres, et d'où y venaient ces vers ?

ROSALINDE
J'avais déjà passé sept jours de surprise sur neuf avant que tu fusses venue ; car vois ce que j'ai trouvé sur un palmier[37] : on n'a jamais tant rimé sur mon compte depuis le temps de Pythagore, alors que j'étais un rat d'Irlande[38] ; ce dont je me souviens à peine.

CÉLIE
Devineriez-vous qui a fait cela ?

ROSALINDE
Est-ce un homme ?

CÉLIE
Un homme ayant au cou une chaîne que vous avez portée jadis. Vous changez de couleur ?

36. Though not with bag and baggage, yet with scrip and scrippage.
37. Tout à l'heure nous trouverons une lionne dans cette même forêt des Ardennes, Shakspeare se souciait fort peu de la vérité historique.
38. On croyait tuer les rats en Irlande avec un charme en vers.

ROSALINDE
Qui, je t'en prie ?

CÉLIE
O seigneur ! seigneur ! il est bien difficile que des amis se rencontrent ; mais les montagnes peuvent être déplacées par des tremblements de terre, et se retrouver.

ROSALINDE
Mais, de grâce, qui est-ce ?

CÉLIE
Est-il possible ?

ROSALINDE
Oh ! je t'en prie maintenant avec la plus grande instance, dis-moi qui c'est.

CÉLIE
O merveilleux, merveilleux, et très-merveilleusement merveilleux, et encore merveilleux au delà de toute espérance !

ROSALINDE
O ma rougeur ! penses-tu, quoique je sois caparaçonnée comme un homme, que j'aie le pourpoint et le haut-de-chausses dans mon caractère ? Une minute de délai de plus est un voyage dans la mer du Sud. Je t'en prie, dis-moi qui c'est ? Promptement, et parle vite : je voudrais que tu fusses bègue, afin que le nom de cet homme caché pût échapper de ta bouche malgré toi, comme le vin sort d'une bouteille dont le col est étroit : trop à la fois ou rien du tout. Ote le liége qui te ferme la bouche, que je puisse boire ces nouvelles.

CÉLIE
Tu pourrais donc mettre un homme dans ton ventre ?

ROSALINDE
Est-il formé de la main de Dieu ? quelle sorte d'homme est-ce ? sa tête est-elle digne d'un chapeau, son menton d'une barbe ?

CÉLIE
Ah ! il a la barbe très-courte.

ROSALINDE
Eh bien ! Dieu lui en enverra une plus longue, s'il est reconnaissant.

J'attendrai patiemment sa croissance, pourvu que tu ne diffères pas de me faire connaître le menton qui la porte.

CÉLIE
C'est le jeune Orlando, qui, au même instant, vainquit le lutteur et votre coeur.

ROSALINDE
Allons, au diable tes plaisanteries ! parle d'un ton sérieux et en fille modeste.

CÉLIE
De bonne foi, cousine, c'est lui-même.

ROSALINDE
Orlando ?

CÉLIE
Orlando.

ROSALINDE
Hélas ! que ferai-je de mon pourpoint et de mon haut-de-chausses ?— Que faisait-il, lorsque tu l'as vu ? qu'a-t-il dit ? quel air avait-il ? où est-il allé ? qu'est-il venu faire ici ? m'a-t-il demandée ? où demeure-t-il ? comment t'a-t-il quittée, et quand le reverras-tu ? Réponds-moi en un seul mot.

CÉLIE
Il faut d'abord que vous empruntiez pour moi la bouche de Gargantua [39] ; ce mot que vous me demandez est trop gros pour aucune bouche de ce temps-ci : répondre à la fois *oui* et *non* à toutes ces questions, est une tâche plus difficile que de répondre au catéchisme.

ROSALINDE
Mais sait-il que je suis dans cette forêt, et a-t-il aussi bonne mine que le jour où il a lutté ?

CÉLIE
Il est aussi aisé d'énumérer les atomes que de résoudre les questions d'une amante : mais prends une idée de la manière dont je l'ai rencontré, et savoures-en bien tout le plaisir. Je l'ai trouvé sous un arbre, comme

39. On se rappelle que Gargantua avala un jour cinq pèlerins, bourdons et tout, dans une salade.

un gland tombé.

ROSALINDE
On peut bien appeler ce chêne l'arbre de Jupiter, s'il en tombe de pareils fruits.

CÉLIE
Donnez-moi audience, ma bonne dame.

ROSALINDE
Continue.

CÉLIE
Il était étendu là comme un chevalier blessé !

ROSALINDE
Quoique ce soit une pitié de voir un pareil spectacle, dans cette attitude il devait être charmant.

CÉLIE
Crie holà à ta langue, je t'en prie ; elle fait des courbettes qui sont bien hors de saison. Il était armé en chasseur.

ROSALINDE
O mauvais présage ! Il vient pour percer mon coeur.

CÉLIE
Je voudrais chanter ma chanson sans refrain, tu me fais toujours sortir du ton.

ROSALINDE
Ne sais-tu pas que je suis femme ? Quand je pense, il faut que je parle : poursuis, ma chère.

CÉLIE
Vous me faites perdre le fil de mon récit. Doucement, n'est-ce pas lui qui vient ici ?

[*Entrent* ORLANDO *et* JACQUES.]

ROSALINDE
C'est lui-même ; sauvons-nous, et remarquons-le bien.

[CÉLIE *et* ROSALINDE *se retirent.*]

JACQUES
Je vous remercie de votre compagnie ; mais en vérité j'aurais autant aimé être seul.

ORLANDO
Et moi aussi ; mais cependant, pour la forme, je vous remercie aussi de votre compagnie.

JACQUES
Que Dieu soit avec vous ! Ne nous rencontrons que le plus rarement que nous pourrons.

ORLANDO
Je souhaite que nous devenions, l'un pour l'autre, encore plus étrangers que nous ne sommes.

JACQUES
Ne gâtez plus les arbres, je vous prie, en écrivant des chansons d'amour sur leurs écorces.

ORLANDO
Ne gâtez plus mes vers, je vous en prie, en les lisant d'aussi mauvaise grâce.

JACQUES
Rosalinde est le nom de votre maîtresse ?

ORLANDO
Oui, précisément.

JACQUES
Je n'aime pas son nom.

ORLANDO
On ne songeait guère à vous plaire, lorsqu'elle fut baptisée.

JACQUES
De quelle taille est-elle ?

ORLANDO
Toute juste aussi haute que mon coeur.

JACQUES
Vous êtes plein de jolies réponses. N'auriez-vous pas connu les femmes de quelques orfèvres, et ne leur auriez-vous pas escamoté leurs bagues ?

ORLANDO
Pas du tout.—Mais je vous réponds en vrai style de toile peinte[40] ; c'est là que vous avez étudié les questions que vous me faites.

JACQUES
Vous avez un esprit bien agile, je crois qu'il est fait des talons d'Atalante. Voulez-vous vous asseoir avec moi et nous déclamerons tous deux contre nos maîtresses, contre le monde et notre mauvaise fortune ?

ORLANDO
Je ne veux censurer aucun être vivant dans le monde, que moi seul à qui je connais le plus de défauts.

JACQUES
Le plus grand défaut que vous ayez est d'être amoureux.

ORLANDO
C'est un défaut que je ne changerais pas contre votre plus belle vertu. Je suis las de vous.

JACQUES
Par ma foi, je cherchais un fou quand je vous ai trouvé.

ORLANDO
Il est noyé dans le ruisseau : tenez, regardez dans l'eau, et vous l'y verrez[41].

JACQUES
J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO
Que je prends pour celle d'un fou, ou d'un zéro en chiffre.

JACQUES
Je ne reste pas plus longtemps avec vous, bon signor l'Amour.

ORLANDO
Je suis charmé de votre départ : adieu, bon monsieur la Mélancolie.

[CÉLIE *et* ROSALINDE *s'avancent.*]

40. Tapisseries à personnages de la bouche desquels sortaient des sentences imprimées.

41. Y a-t-il longtemps que tu n'as vu la figure d'un sot ? Puisque mes yeux te servent si bien de miroir. (Mariage de Figaro.)

ROSALINDE
Je veux lui parler du ton d'un valet impertinent, et sous cet habit jouer avec lui le rôle d'un vaurien. [*A* ORLANDO.] Holà, garde-chasse, m'entendez-vous ?

ORLANDO
Très-bien : que voulez-vous ?

ROSALINDE
Que dit l'horloge, je vous prie ?

ORLANDO
Vous devriez plutôt me demander à quelle heure du jour nous sommes, il n'y a pas d'horloge dans la forêt.

ROSALINDE
Il n'y a alors pas de vrais amants dans la forêt ; autrement, les soupirs qu'ils pousseraient à chaque minute, les gémissements qu'on entendrait à chaque heure marqueraient les pas paresseux du temps aussi bien qu'une horloge.

ORLANDO
Et pourquoi ne dites-vous pas les pas légers du temps ? Cette expression n'aurait-elle pas été aussi convenable ?

ROSALINDE
Point du tout, monsieur : le temps chemine d'un pas différent, selon la différence des personnes : je vous dirai, moi, avec qui le temps va l'amble, avec qui il trotte, avec qui il galope et avec qui il s'arrête.

ORLANDO
Voyons : dites-moi, je vous prie, avec qui il trotte ?

ROSALINDE
Vraiment, il va le grand trot avec la jeune fille, depuis le jour de son contrat de mariage, jusqu'au jour qu'il est célébré : quand l'intervalle ne serait que de sept jours, le pas du temps est si pénible, qu'il semble durer sept ans.

ORLANDO
Avec qui le temps va-t-il l'amble ?

ROSALINDE
Avec un prêtre qui ne sait pas le latin, et avec un homme riche qui n'a

pas la goutte : le premier dort tranquillement, parce qu'il n'étudie pas ; et le second mène une vie joyeuse, parce qu'il ne sent aucune peine : l'un est exempt du fardeau d'une stérile science, et l'autre ne connaît pas le fardeau d'une ennuyeuse et accablante indigence. Voilà les gens pour qui le temps va l'amble.

ORLANDO
Avec qui va-t-il au galop ?

ROSALINDE
Avec un voleur que l'on conduit au gibet : quoiqu'il aille aussi doucement que ses pieds puissent se poser, il croit arriver toujours trop tôt.

ORLANDO
Et avec qui le temps s'arrête-t-il ?

ROSALINDE
Avec les avocats en vacations, car ils dorment d'un terme à l'autre, et alors ils ne s'aperçoivent pas comme le temps chemine.

ORLANDO
Où demeurez-vous, beau jeune homme ?

ROSALINDE
Avec cette bergère, ma soeur, ici sur les bords de cette forêt, comme une frange sur un jupon.

ORLANDO
Êtes-vous native de cet endroit ?

ROSALINDE
Comme le lapin que vous voyez habiter le terrier où sa mère l'enfanta.

ORLANDO
Il y a dans votre accent quelque chose de plus fin, que vous n'auriez pu l'acquérir dans un séjour si retiré.

ROSALINDE
Plusieurs personnes me l'ont déjà répété ; mais à dire vrai, j'ai appris à parler d'un vieil oncle religieux, qui dans sa jeunesse vécut dans le monde, et qui connut trop bien la galanterie, car il devint amoureux. Je lui ai entendu faire bien des sermons contre l'amour, et je remercie Dieu de n'être pas née femme, pour n'être pas exposée à toutes les

folies et aux étourderies dont il accusait tout le sexe en général.

ORLANDO
Vous rappelleriez-vous quelques-uns des principaux défauts qu'il imputait aux femmes ?

ROSALINDE
Il n'y en avait point de principaux ; ils se ressemblaient tous comme des pièces de deux liards ; chaque défaut lui paraissait monstrueux, jusqu'à ce qu'un autre défaut vînt faire le pendant.

ORLANDO
Nommez-moi, je vous prie, quelques-uns de ces défauts.

ROSALINDE
Non ; je ne veux faire usage de mon remède que sur ceux qui sont malades. Il y a un homme qui parcourt la forêt et qui gâte nos jeunes arbres, en gravant *Rosalinde* sur leur écorce ; il suspend des odes sur l'aubépine, et des élégies sur les ronces ; et toutes déifient le nom de Rosalinde. Si je pouvais rencontrer ce fou, je lui donnerais quelques bons conseils ; car il paraît avoir la fièvre quotidienne d'amour.

ORLANDO
Je suis cet homme, si tourmenté par l'amour ; enseignez-moi, de grâce, votre remède.

ROSALINDE
Il n'y a en vous aucun des symptômes décrits par mon oncle ; il m'a appris à reconnaître un homme amoureux, et je suis sûr que vous n'êtes point un oiseau pris à ce trébuchet.

ORLANDO
Quels étaient ces symptômes ?

ROSALINDE
Une joue maigre, que vous n'avez pas ; un oeil cerné et enfoncé, que vous n'avez pas ; un esprit taciturne, que vous n'avez pas ; une barbe négligée, que vous n'avez pas ; mais cela, je vous le pardonne ; car ce que vous avez de barbe n'est que le revenu d'un frère cadet : ensuite vos bas devraient être sans jarretières, votre chapeau sans cordons, vos manches déboutonnées, vos souliers détachés ; en un mot tout sur vous devrait annoncer l'insouciance et le désespoir. Mais vous n'êtes pas un pareil homme ; au contraire, vous êtes plutôt tiré à quatre épingles

dans vos ajustements ; ce qui prouve que vous vous aimez vous-même, beaucoup plus que vous ne paraissez amoureux d'une autre personne.

ORLANDO
Beau jeune homme, je voudrais pouvoir te faire croire que j'aime.

ROSALINDE
Moi, le croire ? Il vous est aussi aisé de le persuader à celle que vous aimez, ce dont, j'en réponds, elle conviendra bien plus aisément qu'elle n'avouera qu'elle vous aime : c'est un de ces points sur lesquels les femmes mentent toujours à leur conscience. Mais, dites-moi, de bonne foi, est-ce vous qui suspendez aux arbres ces vers qui font un si grand éloge de Rosalinde ?

ORLANDO
Je te jure, jeune homme, par la blanche main de Rosalinde, que c'est moi-même : je suis cet infortuné.

ROSALINDE
Mais êtes-vous aussi amoureux que le disent vos rimes ?

ORLANDO
Ni rime ni raison ne sauraient exprimer tout mon amour.

ROSALINDE
L'amour n'est qu'une pure folie, et je vous dis qu'il mérite, autant que les fous, l'hôpital et le fouet ; ce qui fait qu'on ne corrige pas et qu'on ne guérit pas ainsi les amoureux, c'est que cette frénésie est si commune que les correcteurs même s'avisent aussi d'aimer : cependant je fais état de guérir l'amour par des conseils.

ORLANDO
Avez-vous jamais guéri quelque amant de cette façon-là ?

ROSALINDE
Oui, j'en ai guéri un, et voici comment : Son régime était de s'imaginer que j'étais sa bien-aimée, sa maîtresse, et tous les jours je le mettais à me faire sa cour. Alors, prenant le caractère d'une jeune fille capricieuse, je jouais la femme chagrine, langoureuse, inconstante, remplie d'envie et de fantaisies, fière, fantasque, minaudière, sotte, volage, riant et pleurant tour à tour, affectant toutes les passions sans en sentir aucune, comme font les garçons et les filles, qui pour la plupart sont assez des animaux de cette couleur. Tantôt je l'aimais, tantôt je le détestais ;

tantôt je lui faisais accueil, tantôt je le rebutais ; quelquefois je pleurais de tendresse pour lui, ensuite je lui crachais au visage ; je fis tant, enfin, que je fis passer mon amoureux d'un violent accès d'amour à un violent accès de folie, qui consistait à détester l'univers entier, et qui l'envoya vivre dans un réduit vraiment monastique : c'est ainsi que je l'ai guéri, et par le même régime je me fais fort de laver votre foie aussi net que le coeur d'un mouton bien sain, de façon qu'il n'y restera pas la plus petite tache d'amour.

ORLANDO
Je ne me soucie pas d'être guéri, jeune homme.

ROSALINDE
Je vous guérirais si vous vouliez seulement consentir à m'appeler Rosalinde, à venir tous les jours à ma chaumière me faire la cour.

ORLANDO
Oh ! pour cela, je te le jure sur mon amour que j'y consens : dis-moi où tu demeures.

ROSALINDE
Venez avec moi, et je vous le montrerai ; et, chemin faisant, vous me direz dans quel endroit de la forêt vous habitez : voulez-vous venir ?

ORLANDO
De tout mon coeur, bon jeune homme.

ROSALINDE
Non, non, il faut que vous m'appeliez Rosalinde. [*A* CÉLIE.] Allons, ma soeur, voulez-vous venir ?

[*Ils sortent.*]

Scène IV

[*Entrent* TOUCHSTONE, AUDREY *et* JACQUES, *qui les observe et se tient à l'écart.*]

TOUCHSTONE
Allons vite, chère Audrey ; je vais chercher vos chèvres, Audrey : Eh

bien, Audrey, suis-je toujours votre homme ? Mes traits simples vous contentent-ils ?

AUDREY
Vos traits, Dieu nous garde ! Quels traits ?

TOUCHSTONE
Je suis ici avec toi et tes chèvres, comme jadis le bon Ovide, le plus capricieux des poëtes, était parmi les Goths [42].

JACQUES
[*à part*] O science plus déplacée que Jupiter ne le serait sous un toit de chaume !

TOUCHSTONE
Quand les vers d'un homme ne sont pas compris, et que l'esprit d'un homme n'est pas secondé par l'intelligence, enfant précoce, c'est un coup plus mortel que de voir arriver le long mémoire d'un maigre écot dans un petit cabaret : vraiment, je voudrais que les dieux t'eussent fait poétique.

AUDREY
Je ne sais ce que c'est que *poétique* : cela est-il honnête dans le mot et dans la chose ? cela a-t-il quelque vérité ?

TOUCHSTONE
Non vraiment ; car la vraie poésie est la plus remplie de fictions, et les amoureux sont adonnés à la poésie ; tout ce qu'ils jurent en poésie, on peut dire qu'ils le feignent comme amants.

AUDREY
Comment pouvez-vous donc souhaiter que les dieux m'eussent fait poétique ?

TOUCHSTONE
Oui vraiment, je le souhaiterais ; car tu me jures que tu es honnête. Eh bien, si tu étais poëte, je pourrais avoir quelque espoir que tu feins.

AUDREY
Est-ce que vous voudriez que je ne fusse pas honnête ?

42. Barbarus his ego quia non intelligo illis !

TOUCHSTONE
Non vraiment, à moins que tu ne fusses laide ; car l'honnêteté accouplée avec la beauté, c'est une sauce au miel pour du sucre.

JACQUES
[*à part*] Quel fou encombré de science !

AUDREY
Eh bien ! je ne suis pas jolie ; ainsi je prie les dieux de me rendre honnête.

TOUCHSTONE
Mais vraiment, donner de l'honnêteté à une vilaine laideron, c'est mettre un bon mets dans un plat sale.

AUDREY
Je ne suis point vilaine, quoique je remercie les dieux d'être laide.

TOUCHSTONE
Très-bien, que les dieux soient loués de ta laideur ! viendra ensuite le tour au reste. Qu'il en soit ce qu'on voudra, je veux t'épouser ; et pour cela, j'ai vu sir Olivier Mar-Text [43], vicaire du village voisin, lequel m'a promis de se trouver dans cet endroit de la forêt, et de nous unir.

JACQUES
[*à part*] Je serais bien charmé de voir cette rencontre.

AUDREY
Eh bien ! que les dieux nous donnent la joie !

TOUCHSTONE
Ainsi soit-il ! Je fais là une entreprise capable de faire reculer un homme qui aurait le coeur timide ; car nous n'avons ici d'autre temple que le bois, d'autre assemblée que celle des bêtes à cornes. Mais qu'est-ce que cela fait ? Courage ; si les cornes sont odieuses, elles sont nécessaires. On dit que bien des hommes ne connaissent pas l'avantage de ce qu'ils possèdent, c'est vrai.—Bien des maris en ont de bonnes et belles, et n'en connaissent pas la propriété. Eh bien ! c'est le douaire de leurs femmes ; ce n'est pas un bien qui soit des acquêts du mari.—Des cornes ! Oui, des cornes.—N'y a-t-il que les pauvres gens qui en aient ? Non, non. Le plus noble cerf les porte aussi grandes que le misérable.—L'homme qui vit seul est-il donc heureux ? Non. Comme une ville entourée de

43. Mar-Text, gâte-texte.

murailles vaut mieux qu'un village, de même le front d'un homme marié est bien plus honorable que la tête nue d'un garçon. Et si l'escrime vaut mieux que la maladresse, il vaut donc mieux porter corne que de n'en pas avoir.

[SIR OLIVIER MAR-TEXT *entre.*]

Voilà sir[44] Olivier.—Sir Olivier Mar-Text, vous êtes le bienvenu. Voulez-vous nous expédier ici sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à votre chapelle ?

SIR OLIVIER
N'y a-t-il ici personne pour donner la femme ?

TOUCHSTONE
Je ne veux la recevoir en don de personne.

SIR OLIVIER
Vraiment, il faut bien que quelqu'un la donne, autrement le mariage serait irrégulier.

JACQUES
[*se découvre et s'avance*] Continuez, continuez ! Je la donnerai.

TOUCHSTONE
Bonsoir, mon bon monsieur... *comme il vous plaira.* Comment vous portez-vous, monsieur ? Je suis charmé de vous avoir rencontré ; Dieu vous récompense de nous avoir procuré votre nouvelle compagnie ; je suis vraiment enchanté de vous voir. J'ai là un petit amusement en train, monsieur. Allons, couvrez-vous, je vous prie.

JACQUES
Voulez-vous être marié, fou ?

TOUCHSTONE
De même, monsieur, qu'un boeuf a son joug, un cheval son frein, et le faucon ses grelots, de même un homme a ses envies ; et de même que les pigeons se becquètent, de même un couple voudrait s'embrasser.

JACQUES
Quoi ! un homme de votre sorte voudrait se marier sous un buisson, comme un mendiant ? Allez à l'église, et prenez un bon prêtre, qui

44. «Celui qui a pris son premier degré à l'université est en style d'école appelé dominus, et en langue vulgaire sir.» (JOHNSON.)

puisse vous dire ce que c'est que le mariage. Cet homme-ci ne vous joindra ensemble qu'à peu près comme on joint une boiserie ; bientôt l'un de vous deux se trouvera être un panneau retiré et se déjettera comme du bois vert.

TOUCHSTONE
[*à part*] J'ai dans l'idée qu'il me vaudrait mieux être marié par lui plutôt que par un autre ; car il ne me paraît pas en état de me bien marier ; et n'étant pas bien marié, ce sera une bonne excuse pour moi dans la suite pour laisser là ma femme.

JACQUES
Viens avec moi, et laisse-toi gouverner par mes conseils.

TOUCHSTONE
Allons, chère Audrey, il faut nous marier, ou il nous faut vivre dans le libertinage. Adieu, bon monsieur Olivier ; non.—*O doux Olivier ! ô brave Olivier ! ne me laisse pas derrière toi ; mais pars, va-t'en, te dis-je, je ne veux pas aller aux épousailles avec toi.*

SIR OLIVIER
Cela est égal ; mais jamais aucun de tous ces coquins fantasques ne me fera oublier mon ministère par ses moqueries.

[*Ils sortent.*]

Scène V

[*On voit une cabane dans le bois.*]

[*Entrent* ROSALINDE *et* CÉLIE.]

ROSALINDE
Non, ne me parle point ; je veux pleurer.

CÉLIE
Contente-toi, je t'en prie... Mais cependant fais-moi la grâce de considérer que les pleurs ne siéent pas à un homme.

ROSALINDE
Mais n'ai-je pas sujet de pleurer ?

CÉLIE
Autant de sujet qu'on puisse le désirer ; ainsi pleure.

ROSALINDE
Ses cheveux même sont d'une couleur fausse.

CÉLIE
Ils sont un peu plus foncés que les cheveux de Judas[45] ; vraiment ses baisers sont les enfants de Judas.

ROSALINDE
Dans le vrai, ses cheveux sont d'une bonne couleur.

CÉLIE
Une charmante couleur ! Le châtain est toujours la seule couleur.

ROSALINDE
Et ses baisers sont aussi saints, aussi chastes que le toucher d'une barbe d'ermite[46].

CÉLIE
Il s'est procuré une paire de lèvres moulées sur celles de Diane : une froide nonne, consacrée à l'hiver, ne donne pas des baisers plus innocents ; ils ont toute la glace de la chasteté même.

ROSALINDE
Mais pourquoi a-t-il juré qu'il viendrait ce matin, et ne vient-il pas ?

CÉLIE
Non certainement, il n'y a en lui aucune fidélité.

ROSALINDE
Le crois-tu ?

CÉLIE
Oui : je ne crois pas qu'il soit un filou ou un voleur de chevaux ; mais quant à sa sincérité en amour, je pense qu'il est aussi creux qu'un gobelet couvert ou qu'une noix vermoulue.

45. Judas avait la barbe et les cheveux roux dans les anciennes tapisseries.
46. Allusion aux baisers de charité que donnaient les ermites.

ROSALINDE
Il n'est pas sincère en amour ?

CÉLIE
Il peut l'être lorsqu'il est amoureux ; mais je crois qu'il ne l'est pas.

ROSALINDE
Tu l'as entendu jurer sans hésiter qu'il l'était.

CÉLIE
Il était n'est pas *Il est* : d'ailleurs, le serment d'un amoureux ne vaut pas mieux que la parole d'un garçon de cabaret ; l'un et l'autre affirment de faux comptes.—Il est ici dans la forêt, à la suite du duc votre père.

ROSALINDE
J'ai rencontré hier le duc, et j'ai causé longtemps avec lui : il m'a demandé quelle était ma famille ; je lui ai répondu qu'elle était aussi bonne que la sienne : il s'est mis à rire et m'a laissé aller. Mais pourquoi parlons-nous de pères lorsqu'il y a dans le monde un homme comme Orlando ?

CÉLIE
Oh ! c'est un beau galant à la mode ; il fait de beaux vers, il dit de belles paroles, il fait de beaux serments et les rompt de même. Il frappe tout de travers, il ne fait jamais qu'effleurer le coeur de sa maîtresse, comme un faible jouteur qui ne pique son cheval que d'un côté et brise sa lance de travers comme un noble oison : mais tout ce que la jeunesse monte et ce que la folie guide est toujours beau.—Qui vient ici ?

[*Entre* CORIN.]

CORIN
Maîtresse et maître, vous avez souvent fait des questions sur ce berger qui se plaignait de l'amour, ce berger que vous avez vu assis auprès de moi sur le gazon, vantant la fière et dédaigneuse bergère qui était sa maîtresse.

CÉLIE
Eh bien ! qu'as-tu à nous dire de lui ?

CORIN
Si vous voulez voir jouer une vraie comédie entre la pâle couleur d'un amant sincère et la rougeur ardente du mépris et de l'orgueil dédai-

gneux, suivez-moi un peu, et je vous conduirai si vous voulez voir cela.

ROSALINDE
Oh ! venez ; partons sur-le-champ ; la vue des amoureux nourrit ceux qui le sont. Conduis-nous à ce spectacle ; vous verrez que je jouerai un rôle actif dans leur comédie.

[*Ils sortent.*]

Scène VI

[*Une autre partie de la forêt.*]

[*Entrent* SYLVIUS *et* PHÉBÉ.]

SYLVIUS
Charmante Phébé, ne me méprisez pas : non, ne me dédaignez pas, Phébé, dites que vous ne m'aimez pas ; mais ne le dites pas avec aigreur : le bourreau même dont le coeur est endurci par la vue familière de la mort, ne laisse jamais tomber sa hache sur le cou incliné devant lui sans demander d'abord pardon au patient : voudriez-vous être plus dure que l'homme qui fait métier de répandre le sang ?

[*Entrent* ROSALINDE, CÉLIE *et* CORIN.]

PHÉBÉ
Je ne voudrais pas être ton bourreau : je te quitte : car je ne voudrais pas t'offenser. Tu me dis que le meurtre est dans mes yeux ; cela est joli à coup sûr et fort probable que les yeux, qui sont la chose la plus fragile et la plus douce, à qui le moindre atome fait fermer leurs portes timides, soient appelés des tyrans, des bouchers, des meurtriers. C'est maintenant que je fronce les sourcils de tout mon coeur en te regardant ; et si mes yeux peuvent blesser, eh bien, puissent-ils te tuer dans ce moment ! Maintenant fais semblant de t'évanouir ; allons, tombe.—Si tu ne peux pas, oh ! fi, fi, ne mens donc pas, en disant que mes yeux sont des meurtriers. Montre la blessure que mes yeux t'ont faite. Égratigne-toi seulement avec une épingle, et il en restera quelques cicatrices ; appuie-toi seulement sur un jonc, et tu verras que ta main en gardera

un moment la marque et l'empreinte : mais mes yeux, que je viens de lancer sur toi, ne te blessent pas ; et, j'en suis bien sûre, il n'y a pas dans les yeux de force qui puisse faire du mal.

SYLVIUS
O ma chère Phébé ! si jamais (et ce *jamais* peut être très-prochain), si jamais, dis-je, vous éprouvez de la part de quelques joues vermeilles le pouvoir de l'Amour, vous connaîtrez alors les blessures invisibles que font les flèches aiguës de l'Amour.

PHÉBÉ
Mais jusqu'à ce que ce moment arrive, ne m'approche pas ; et quand il viendra, accable-moi de tes railleries ; n'aie aucune pitié de moi, jusqu'à ce moment, je n'aurai aucune pitié de toi.

ROSALINDE
[*s'avance*] Et pourquoi, je vous prie ? Qui pouvait être votre mère pour que vous insultiez et que vous tyrannisiez ainsi tout à la fois les malheureux ? Parce que vous avez quelque beauté, quoique je n'en voie cependant en vous pas plus qu'il n'en faut pour aller se coucher sans lumière, faut-il pour cela que vous soyez si fière et si barbare ?—Quoi ? que veut dire ceci ? pourquoi me regardez-vous ? Je ne vois rien de plus en vous, qu'un de ces ouvrages ordinaires de la nature faits à la douzaine. Eh ! mais vraiment, la petite créature ; je pense qu'elle a aussi envie de m'éblouir. Non, sur ma foi, ma fière demoiselle, ne vous flattez pas de cet espoir : ce ne sont point vos sourcils couleur d'encre, vos cheveux de soie noire, vos prunelles de boeuf ni vos joues de crème, qui peuvent soumettre mon coeur pour vous adorer. Et vous, sot berger, pourquoi la suivez-vous toujours, comme le midi nébuleux qui souffle le vent et la pluie ? Vous êtes mille fois plus bel homme qu'elle n'est belle femme. Ce sont des imbéciles comme vous qui remplissent le monde de vilains enfants : ce n'est point son miroir, c'est vous-même qui la flattez, et c'est par vous qu'elle se voit plus belle qu'aucun de ses traits ne pourrait la représenter. Mais, mademoiselle, apprenez à vous connaître vous-même ; mettez-vous à genoux, et remerciez le ciel, à jeun, de vous avoir donné l'amour d'un honnête homme ; il faut que je vous le dise amicalement à l'oreille, vendez-vous quand vous pourrez, car vous n'êtes pas bonne pour les marchés. Demandez pardon à ce pauvre garçon, aimez-le, acceptez ses offres ; la laideur s'enlaidit encore quand elle veut humilier les autres : ainsi, berger, prends-la pour ta femme ; portez-vous bien.

PHÉBÉ
Charmant jeune homme, grondez-moi pendant un an entier, je vous prie ; j'aime mieux vous entendre gronder que celui-ci me faire la cour.

ROSALINDE
Il est devenu amoureux des défauts de cette bergère, elle va devenir amoureuse de ma colère.—Si cela est ainsi, toutes les fois qu'elle te répondra par des regards menaçants, je la régalerai de paroles piquantes. [*A* PHÉBÉ.] Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

PHÉBÉ
Ce n'est pas que je vous veuille aucun mal.

ROSALINDE
Ne devenez pas amoureuse de moi, je vous prie ; car je suis plus faux que les serments que l'on fait dans le vin ; d'ailleurs, je ne vous aime pas. Si vous voulez savoir ma demeure, c'est à la touffe d'oliviers, ici proche. [*A* CÉLIE.] Voulez-vous venir, ma soeur ?—Berger, serre-la de près.—Allons, ma soeur.—Bergère, regardez-le d'un oeil plus favorable, et ne soyez pas si fière ; quoique tout le monde puisse vous voir, personne n'a cependant la vue aussi trouble que lui pour vous. Allons rejoindre notre troupeau.

[ROSALINDE, CÉLIE *et* CORIN *sortent.*]

PHÉBÉ
En vérité, berger, je trouve maintenant que ton refrain est bien vrai. «Qui a aimé sans avoir aimé à la première vue[47].»

SYLVIUS
Charmante Phébé !

PHÉBÉ
Ah ! que dis-tu, Sylvius ?

SYLVIUS
Plains-moi, chère Phébé.

PHÉBÉ
Mais je suis vraiment fâché pour toi, gentil Sylvius.

47. Citation d'Hérode et Léandre, par Marlowe.

SYLVIUS
Partout où est le chagrin, la consolation devrait se trouver ; si vous êtes chagrine de ma douleur en amour, donnez-moi votre amour, et alors vous n'aurez plus de chagrin, et moi, je n'aurai plus de douleur.

PHÉBÉ
Tu as mon amour. N'est-ce pas là un trait de bon voisin ?

SYLVIUS
Je voudrais vous posséder.

PHÉBÉ
Ah ! cela, c'est de l'avidité. Il fut un temps, Sylvius, où je te haïssais : ce n'est pas cependant que je t'aime maintenant ; mais puisque tu peux si bien discourir sur l'amour, je veux bien endurer ta compagnie, qui m'était autrefois à charge ; et aussi je saurai t'employer, mais ne demande pas d'autre récompense que le plaisir d'être employé par moi.

SYLVIUS
Mon amour est si pur, si parfait, et moi si déshérité de toute faveur, que je croirai faire la plus abondante moisson en ramassant seulement les épis après ceux qui auront fait la récolte : ne me refusez pas de temps en temps un sourire errant, et je vivrai de cela.

PHÉBÉ
Connais-tu le jeune homme qui m'a parlé, il y a un instant ?

SYLVIUS
Pas trop, mais je l'ai rencontré très-souvent ; c'est lui qui a acheté la cabane et les pâturages qui appartenaient au vieux Carlot.

PHÉBÉ
Ne va pas t'imaginer que je l'aime, quoique je te fasse des questions sur lui : ce n'est qu'un jeune impertinent. Cependant il parle très-bien ; mais qu'est-ce que me font les paroles ? Cependant les paroles font bien, surtout quand celui qui les dit plaît à ceux qui les entendent : c'est un joli jeune homme ; pas très-joli ; mais à vrai dire il est bien fier, et cependant sa fierté lui sied à merveille ; il fera un bel homme ; ce qu'il y a de mieux chez lui, c'est son teint ; et si sa langue blesse, ses yeux guérissent aussitôt : il n'est pas grand, cependant il est grand pour son âge ; sa jambe est comme ça, et pourtant pas mal. Il y avait un joli vermillon sur ses lèvres ! un rouge un peu plus mûr et plus foncé que celui qui colorait ses joues ; c'était précisément la nuance qu'il y a

entre une étoffe toute rouge et le damas mélangé. Il y a des femmes, Sylvius, si elles l'avaient regardé en détail, qui eussent comme j'ai fait, été bien près de devenir amoureuse de lui : pour moi, je ne l'aime ni ne le hais ; et cependant j'ai plus de sujet de le haïr que de l'aimer : car qu'avait-il à faire de me gronder ? Il a dit que mes yeux étaient noirs, que mes cheveux étaient noirs ; et, maintenant que je m'en souviens, il me témoigne du dédain. Je suis étonnée de ce que je ne lui ai pas répondu sur le même ton ; mais c'est tout un ; erreur n'est pas compte. Je veux lui écrire une lettre bien piquante, et tu la porteras : veux-tu, Sylvius ?

SYLVIUS
De tout mon coeur, Phébé.

PHÉBÉ
Je veux l'écrire tout de suite ; le sujet est dans ma tête et dans mon coeur ; ma lettre sera très-courte, mais bien mordante : viens avec moi, Sylvius.

[*Ils sortent.*]

Acte quatrième

Scène I

[*Toujours la forêt.*]

[ROSALINDE, CÉLIE *et* JACQUES.]

JACQUES
Je t'en prie, joli jeune homme, faisons plus ample connaissance.

ROSALINDE
On dit que vous êtes un homme mélancolique.

JACQUES
Je le suis, il est vrai ; j'aime mieux cela que de rire.

ROSALINDE
Ceux qui donnent dans l'un ou l'autre extrême font des gens détestables, et s'exposent, plus qu'un homme ivre, à être la risée de tout le monde.

JACQUES
Quoi ! mais il est bon d'être triste et de ne rien dire.

ROSALINDE
Il est bon alors d'être un poteau.

JACQUES
Je n'ai pas la mélancolie d'un écolier, qui vient de l'émulation ; ni la

mélancolie d'un musicien, qui est fantasque ; ni celle d'un courtisan, qui est vaniteux ; ni celle d'un soldat, qui est l'ambition ; ni celle d'un homme de robe, qui est politique ; ni celle d'une femme, qui est frivole ; ni celle d'un amoureux, qui est un composé de toutes les autres : mais j'ai une mélancolie à moi, une mélancolie formée de plusieurs ingrédients, extraite de plusieurs objets ; et je puis dire que la contemplation de tous mes voyages, dans laquelle m'enveloppe ma fréquente rêverie, est une tristesse vraiment originale.

ROSALINDE
Vous, un voyageur ! Par ma foi, vous avez grande raison d'être triste : je crains bien que vous n'ayez vendu vos terres, pour voir celles des autres : alors, avoir beaucoup vu, et n'avoir rien, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres.

JACQUES
Oui, j'ai acquis mon expérience.

[*Entre* ORLANDO.]

ROSALINDE
Et votre expérience vous rend triste : j'aimerais mieux avoir un fou pour m'égayer, que de l'expérience pour m'attrister, et avoir voyagé pour cela.

ORLANDO
Bonjour et bonheur, chère Rosalinde.

JACQUES
[*voyant* ORLANDO] Allons, que Dieu soit avec vous puisque vous parlez en vers blancs !

[*Il sort.*]

ROSALINDE
Adieu, monsieur le voyageur : songez à grasseyer et à porter des habits étrangers ; dépréciez tous les avantages de votre pays natal ; haïssez votre propre existence, et grondez presque Dieu de vous avoir donné la physionomie que vous avez ; autrement, j'aurai de la peine à croire que vous ayez voyagé dans une gondole [48].—Eh bien ! Orlando, vous voilà ?

48. C'est-à-dire que vous ayez été à Venise, alors le rendez-vous de la jeunesse dissipée.

Où avez-vous été tout ce temps ? Vous, un amoureux ? S'il vous arrive de me jouer encore un semblable tour, ne reparaissez plus devant moi.

ORLANDO
Ma belle Rosalinde, j'arrive à une heure près de ma parole.

ROSALINDE
En amour, manquer d'une heure à sa parole ! Qu'un homme divise une minute en mille parties, et qu'en affaire d'amour il ne manque à sa parole que d'une partie de la millième partie d'une minute, on pourra dire de lui que Cupidon lui a frappé sur l'épaule ; mais je garantis qu'il a le coeur tout entier.

ORLANDO
Pardon, chère Rosalinde.

ROSALINDE
Non ; puisque vous êtes si lambin, ne vous offrez plus à ma vue ; j'aimerais autant être courtisée par un limaçon.

ORLANDO
Par un limaçon ?

ROSALINDE
Oui, par un limaçon ; car s'il vient lentement, il traîne sa maison sur son dos : meilleur douaire, à mon avis, que vous n'en pourrez assigner à une femme ; d'ailleurs, il porte sa destinée avec lui.

ORLANDO
Quelle destinée ?

ROSALINDE
Quoi donc ! des cornes, que des gens tels que vous sont obligés de devoir à leurs femmes ; mais le limaçon vient armé de sa destinée et prévient la médisance sur le compte de sa femme.

ORLANDO
La vertu ne donne pas de cornes et ma Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE
Et je suis votre Rosalinde ?

CÉLIE
Il lui plaît de vous appeler ainsi ; mais il a une Rosalinde de meilleure

mine que vous.

ROSALINDE
Allons, faites-moi l'amour, faites-moi l'amour ; car je suis maintenant dans mon humeur des dimanches, et assez disposée à consentir à tout. Que me diriez-vous maintenant, si j'étais votre vraie Rosalinde ?

ORLANDO
Je vous embrasserais avant de parler.

ROSALINDE
Non ; vous feriez mieux de parler d'abord, et ensuite, lorsque vous vous trouveriez embarrassé, faute de matière, vous pourriez profiter de cette occasion, pour donner un baiser. On voit tout les jours de très-bons orateurs cracher, lorsqu'ils perdent le fil de leur discours. Quant aux amoureux, lorsqu'ils ne savent plus que dire, le meilleur expédient pour eux, Dieu nous en préserve ! c'est d'embrasser.

ORLANDO
Et si le baiser est refusé ?

ROSALINDE
En ce cas, vous êtes forcé de recourir aux prières, et alors commence une nouvelle matière.

ORLANDO
Qui pourrait rester court en présence d'une maîtresse chérie ?

ROSALINDE
Vraiment, vous-même, si j'étais votre maîtresse : autrement, j'aurais plus mauvaise idée de ma vertu que de mon esprit.

ORLANDO
Que dites-vous de ma requête ?

ROSALINDE
Ne quittez pas votre habit, mais laissez votre requête [49] ; ne suis-je pas votre Rosalinde ?

ORLANDO
J'ai quelque plaisir à dire que vous l'êtes, parce que je voudrais parler d'elle.

49. Suit habit, requête, équivoque.

ROSALINDE
Eh bien ! je vous dis en sa personne, que je ne veux point de vous.

ORLANDO
Alors il faut que je meure en ma propre personne.

ROSALINDE
Non, vraiment, mourez par procuration : le pauvre monde a presque six mille ans, et pendant tout ce temps, il n'y a jamais eu un homme qui soit mort en personne ; pour cause d'amour, s'entend. Troïlus eut la tête brisée par une massue grecque, cependant il avait fait tout ce qu'il avait pu pour mourir auparavant, et il est un des modèles d'amour. Léandre, sans l'accident d'une très-chaude nuit d'été, aurait encore vécu plusieurs belles années, quand même Héro se serait faite religieuse ; car sachez, mon bon jeune homme, que Léandre ne voulait que se baigner dans l'Hellespont, mais qu'il y fut surpris par une crampe, et s'y noya ; et les sots historiens de ce siècle dirent que c'était pour Héro de Sestos. Mais tout cela n'est que des mensonges ; les hommes sont morts dans tous les temps, et les vers les ont mangés ; mais jamais ils ne sont morts d'amour.

ORLANDO
Je ne voudrais pas que ma vraie Rosalinde eût cette façon de penser ; car je proteste qu'un seul regard sévère pourrait me faire mourir.

ROSALINDE
Je jure par cette main, qu'il ne ferait pas mourir une mouche : mais allons, je veux être maintenant votre Rosalinde d'une humeur plus complaisante : demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai.

ORLANDO
Eh bien ! Rosalinde, aimez-moi.

ROSALINDE
Oui, ma foi, je veux bien ; les vendredis, les samedis et tous les jours.

ORLANDO
Et voulez-vous m'avoir ?

ROSALINDE
Oui, et vingt comme vous.

ORLANDO
Que dites-vous ?

ROSALINDE
N'êtes-vous pas bon à avoir ?

ORLANDO
Je l'espère.

ROSALINDE
Eh bien ! peut-on trop désirer d'une bonne chose ? [*A* CÉLIE.] Allons, ma soeur, vous serez le prêtre, et vous nous marierez.—Donnez-moi votre main, Orlando.—Qu'en dites-vous, ma soeur ?

ORLANDO
[*à* CÉLIE] Mariez-nous, je vous prie.

CÉLIE
Je ne sais pas dire les paroles.

ROSALINDE
Il faut que vous commenciez ainsi : *Voulez-vous, Orlando...*

CÉLIE
Voyons : Voulez-vous, Orlando, prendre cette Rosalinde pour épouse ?

ORLANDO
Oui.

ROSALINDE
Oui... Mais... quand ?

ORLANDO
Tout à l'heure ; aussitôt qu'elle pourra nous marier.

ROSALINDE
Alors il faut que vous disiez : *Je te prends toi, Rosalinde, pour épouse.*

ORLANDO
Rosalinde, je te prends pour épouse.

ROSALINDE
Je pourrais vous demander vos pouvoirs ; mais passons.—Je vous prends, Orlando, pour mon mari. Ici c'est une fille qui devance le prêtre, et à coup sûr la pensée d'une femme devance toujours ses

actions.

ORLANDO
Ainsi font toutes les pensées ; elles ont des ailes.

ROSALINDE
Dites-moi, maintenant, combien de temps vous voudrez l'avoir, lorsqu'une fois elle sera en votre possession ?

ORLANDO
Une éternité et un jour.

ROSALINDE
Dites un jour, sans l'éternité. Non, non, Orlando : les hommes ressemblent au mois d'avril lorsqu'ils font l'amour, et à décembre, lorsqu'ils se marient : les filles sont comme le mois de mai tant qu'elles sont filles, mais le temps change lorsqu'elles sont femmes. Je serai plus jalouse de vous qu'un pigeon de Barbarie ne l'est de sa colombe ; plus babillarde que ne l'est un perroquet à l'approche de la pluie ; j'aurai plus de fantaisies qu'un singe ; plus de caprices dans mes désirs qu'une guenon ; je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine[50], et cela lorsque vous serez enclin à la gaieté, je rirai aux éclats comme une hyène, à l'instant où vous aurez envie de dormir.

ORLANDO
Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout cela ?

ROSALINDE
Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO
Oh ! mais elle est sage.

ROSALINDE
Autrement, elle n'aurait pas l'esprit de faire tout cela : plus une femme a d'esprit, plus elle a de caprices : fermez la porte sur l'esprit d'une femme, et il se fera jour par la fenêtre ; fermez la fenêtre, et il passera par le trou de la serrure ; bouchez la serrure, et il s'envolera par la cheminée avec la fumée.

ORLANDO
Un homme qui aurait une femme avec un pareil esprit pourrait dire :

50. Exclamations en usage quand quelqu'un déraisonnait.

«Esprit, où vas-tu ?»

ROSALINDE
Non, vous pourriez lui réserver cette réprimande, pour le moment où vous verriez l'esprit de votre femme aller dans le lit de votre voisin.

ORLANDO
Et quel esprit pourrait alors avoir l'esprit de se justifier d'une telle démarche ?

ROSALINDE
Vraiment, la femme dirait qu'elle venait vous y chercher : vous ne la trouverez jamais sans réponse, à moins que vous ne la trouviez sans langue. Qu'une femme qui ne sait pas prouver que son mari est toujours la cause de ses torts ne prétende pas nourrir elle-même son enfant ; car elle l'élèverait comme un sot.

ORLANDO
Je vais vous quitter pour deux heures, Rosalinde.

ROSALINDE
Hélas ! cher amant, je ne saurais me passer de toi pendant deux heures.

ORLANDO
Il faut que je me trouve au dîner du duc ; je vous rejoindrai à deux heures.

ROSALINDE
Oui, allez, allez où vous voudrez ; je savais comment vous tourneriez ; mes amis m'en avaient bien prévenue, et je n'en pensais pas moins qu'eux. Vous m'avez gagnée avec votre langue flatteuse ; ce n'est qu'une femme de mise de côté : bon !—Viens, ô mort !—Deux heures est votre heure.

ORLANDO
Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE
Sur ma parole, et très-sérieusement, et que Dieu me traite en conséquence, et par tous les jolis serments qui ne sont pas dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, ou si vous venez une minute plus tard que votre heure, je vous prendrai pour le parjure le plus insigne, pour l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous appelez Rosalinde, que l'on puisse trouver dans toute la bande des infidèles ;

ainsi songez bien à éviter mes reproches, et tenez votre promesse.

ORLANDO
Aussi religieusement que si vous étiez vraiment ma Rosalinde : ainsi, adieu.

ROSALINDE
Allons, le temps est le vieux juge, qui connaît de semblables délits ; le temps vous jugera. Adieu.

[ORLANDO *sort.*]

CÉLIE
Vous avez eu la sottise de déchirer notre sexe dans votre caquet amoureux : il faut que nous fassions passer votre pourpoint et votre haut-de-chausses par dessus votre tête, et que nous montrions à tout le monde ce que l'oiseau a fait à son propre nid.

ROSALINDE
O cousine, cousine, ma jolie petite cousine ! si tu savais à combien de brasses de profondeur je suis enfoncée dans l'amour ; mais cela ne saurait être sondé : ma passion a un fond inconnu, comme la baie de Portugal.

CÉLIE
Dis plutôt qu'elle est sans fond, et qu'à mesure que tu épanches ta tendresse, elle s'écoule aussitôt.

ROSALINDE
Non, prenons pour juge de la profondeur de mon amour ce malin bâtard de Vénus, enfant engendré par la pensée, conçu par la mélancolie, et né de la folie. Que ce petit vaurien d'aveugle, qui trompe tous les yeux parce qu'il a perdu les siens, prononce lui-même.—Je te dirai, Aliéna, que je ne saurais vivre sans voir Orlando : je vais chercher un ombrage et soupirer jusqu'à son retour.

CÉLIE
Et moi, je vais dormir.

[*Elles sortent.*]

Scène II

[*Une autre partie de la forêt.*]

[JACQUES, *LES SEIGNEURS en habits de gardes-chasse.*]

JACQUES
Quel est celui qui a tué le daim ?

PREMIER SEIGNEUR
Monsieur, c'est moi.

JACQUES
Présentons-le au duc comme un conquérant romain ; et il serait bon de placer sur sa tête les cornes du daim, pour laurier de sa victoire. Gardes-chasse, n'auriez-vous pas quelque chanson qui rendît cette idée ?

SECOND SEIGNEUR
Oui, monsieur.

JACQUES
Chantez-la : n'importe sur quel air, pourvu qu'elle fasse du bruit.
CHANSON.

PREMIER SEIGNEUR.

Que donnerons-nous à celui qui a tué le daim ?

SECOND SEIGNEUR.

Nous lui ferons porter sa peau et son bois !

PREMIER SEIGNEUR.

Ensuite conduisons-le chez lui en chantant.
Ne dédaignez point de porter la corne ;
Elle servit de cimier, avant que vous fussiez né.

SECOND SEIGNEUR.

Le père de ton père la porta,
Et ton propre père l'a portée aussi.

La corne, la corne, la noble corne,
N'est pas une chose à dédaigner.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*La forêt.*]

[ROSALINDE *et* CÉLIE.]

ROSALINDE
Qu'en pensez-vous maintenant ? N'est-il pas deux heures passées ? et voyez comme Orlando se trouve ici ?

CÉLIE
Je vous assure qu'avec un amour pur et une cervelle troublée, il a pris son arc et ses flèches, et qu'il est allé tout d'abord... dormir. Mais qui vient ici ?

[*Entre* SYLVIUS.]

SYLVIUS
[*à* ROSALINDE] Mon message est pour vous, beau jeune homme. Ma charmante Phébé m'a chargé de vous remettre cette lettre [*lui remettant la lettre*] ; je n'en sais pas le contenu ; mais, à en juger par son air chagrin et les gestes de mauvaise humeur qu'elle faisait en l'écrivant, ce qu'elle contient exprime la colère. Pardonnez-moi, je vous prie, je ne suis qu'un innocent messager.

ROSALINDE
La patience elle-même tressaillerait à cette lecture, et ferait la fanfaronne ; si on souffre cela, il faudra tout souffrir. Elle dit que je ne suis pas beau, que je manque d'usage, que je suis fier, et qu'elle ne pourrait m'aimer, les hommes fussent-ils aussi rares que le phénix. Oh ! ma foi, son amour n'est pas le lièvre que je cours. Pourquoi m'écrit-elle sur ce ton-là ? Allons, berger, allons, cette lettre est de votre invention.

SYLVIUS
Non ; je vous proteste que je n'en sais pas le contenu ; c'est Phébé qui l'a écrite.

ROSALINDE
Allons, allons, vous êtes un sot à qui un excès d'amour fait perdre la tête. J'ai vu sa main ; elle a une main de cuir, une main couleur de pierre de taille ; j'ai vraiment cru qu'elle avait de vieux gants, mais c'étaient ses mains : elle a la main d'une ménagère ; mais cela n'y fait rien, je dis qu'elle n'inventa jamais cette lettre ; cette lettre est de l'invention et de l'écriture d'un homme.

SYLVIUS
Elle est certainement d'elle.

ROSALINDE
Quoi ! c'est un style emporté et sanglant, un style de cartel. Quoi ! elle me défie comme un Turc défierait un chrétien ? Le doux esprit d'une femme n'a jamais pu produire de pareilles inventions dignes d'un géant, de ces expressions éthiopiennes plus noires d'effet que de visage. Voulez-vous que je vous lise cette lettre ?

SYLVIUS
Oui, s'il vous plaît ; car je ne l'ai pas encore entendu lire ; mais je n'en sais que trop sur la cruauté de Phébé.

ROSALINDE
Elle me *phébéise*. Remarquez comment écrit ce tyran.
Serais-tu un dieu changé en berger,
Toi qui as brûlé le coeur d'une jeune fille ?
Une femme dirait-elle de pareilles injures ? [*Elle lit.*]

SYLVIUS
Appelez-vous cela des injures ?
ROSALINDE.
Pourquoi, te dépouillant de ta divinité,
Fais-tu la guerre au coeur d'une femme ?
Avez-vous jamais entendu pareilles invectives ?
Jusqu'ici les yeux qui m'ont parlé d'amour,
N'ont jamais pu me faire aucun mal.
Elle veut dire que je suis une bête fauve.
Si les dédains de tes yeux brillants
Ont le pouvoir d'allumer tant d'amour dans mon sein,

Hélas ! quel serait donc leur étrange effet sur moi,
S'ils me regardaient avec douceur ?
Lors même que tu me grondais, je t'aimais :
A quel point serais-je donc émue de tes prières ?
Celui qui te porte cet aveu de mon amour,
Ne sait pas l'amour que je sens pour toi.
Sers-toi de lui pour m'ouvrir ton âme,
Si ta jeunesse et ta nature veulent accepter de moi l'offre d'un coeur fidèle,
Et tout ce que je puis avoir ;
Ou bien refuse par lui mon amour,
Et alors je chercherai à mourir. [*Elle continue de lire.*] [*Elle lit encore.*] [*Elle continue de lire.*]

SYLVIUS
Appelez-vous cela des duretés ?

CÉLIE
Hélas ! pauvre berger !

ROSALINDE
Le plaignez-vous ? Non ; il ne mérite aucune pitié. [*A* SYLVIUS.] Veux-tu donc aimer une pareille femme ? Quoi ! se servir de toi comme d'un instrument pour jouer des accords faux ? Cela n'est pas tolérable. Eh bien ! va donc la trouver ; car je vois que l'amour a fait de toi un serpent apprivoisé, et dis-lui de ma part, que si elle m'aime, je lui ordonne de t'aimer ; que si elle ne veut pas t'aimer, je ne veux point d'elle, à moins que tu ne me supplies pour elle. Si tu es un véritable amant, va-t'en, et ne réplique pas un mot ; car voici de la compagnie qui vient.

[SYLVIUS *sort.*]

[*Entre* OLIVIER*, frère aîné d'*ORLANDO.]

OLIVIER
Bonjour, belle jeunesse ; sauriez-vous, je vous prie, dans quel endroit de cette forêt est située une bergerie entourée d'oliviers ?

CÉLIE
Au couchant du lieu où nous sommes, au fond de la vallée que vous voyez ; laissez à droite cette rangée de saules qui est auprès de ce ruisseau qui murmure, et vous arriverez droit à la cabane. Mais en ce

moment la maison se garde elle-même ; vous n'y trouverez personne.

OLIVIER
Si les yeux peuvent s'aider de la langue, je devrais vous reconnaître sur la description que l'on m'a faite : «Mêmes habillements et même âge. Le jeune homme est blond ; il a les traits d'une femme, et il se donne pour une soeur d'un âge mûr : mais la femme est petite et plus brune que son frère.» N'êtes-vous point le propriétaire de la maison que je demandais ?

CÉLIE
Puisque vous nous le demandez, il n'y a pas de vanterie à dire qu'elle nous appartient.

OLIVIER
Orlando m'a chargé de vous saluer tous deux de sa part, et il envoie ce mouchoir ensanglanté à ce jeune homme qu'il appelle sa Rosalinde : est-ce vous ?

ROSALINDE
Oui, c'est moi ; que devons-nous conjecturer de ceci ?

OLIVIER
Quelque chose à ma honte, si vous voulez que je vous dise qui je suis, et comment, et pourquoi, et où ce mouchoir a été ensanglanté.

ROSALINDE
Dites-nous tout cela, je vous prie.

OLIVIER
Quand le jeune Orlando vous a quitté dernièrement, il vous a promis de vous rejoindre dans une heure. Comme il allait à travers la forêt, se nourrissant de pensées tantôt douces, tantôt amères, qu'arrive-t-il tout à coup ? Il jette ses regards de côté, et voyez ce qui se présenta à sa vue ! Sous un chêne, dont l'âge avait couvert les rameaux de mousse et dont la tête élevée était chauve de vieillesse, un malheureux en guenilles, les cheveux longs et en désordre, dormait couché sur le dos ; un serpent vert et doré s'était entortillé autour de son cou, et avançant sa tête souple et menaçante, il s'approchait de la bouche ouverte du misérable, quand tout à coup, apercevant Orlando, il se déroule et se glisse en replis tortueux sous un buisson, à l'ombre duquel une lionne, les mamelles desséchées, était couchée, la tête sur la terre, épiant comme un chat le moment où l'homme endormi ferait un mouvement ; car tel est le

généreux naturel de cet animal, qu'il dédaigne toute proie qui semble morte. A cette vue, Orlando s'est approché de l'homme et il a reconnu son frère, son frère aîné !

CÉLIE
Oh ! je lui ai entendu parler quelquefois de ce frère ; et il le peignait comme le frère le plus dénaturé, qui jamais ait vécu parmi les hommes.

OLIVIER
Et il avait bien raison ; car je sais, moi, combien il était dénaturé.

ROSALINDE
Mais, revenons à Orlando.—L'a-t-il laissé dans ce péril, pour servir de nourriture à la lionne pressée par la faim et le besoin de ses petits ?

OLIVIER
Deux fois il a tourné le dos pour se retirer : mais la générosité plus noble que la vengeance, la nature plus forte que son juste ressentiment, lui ont fait livrer combat à la lionne, qui bientôt est tombée devant lui ; et c'est au bruit de cette lutte terrible que je me suis réveillé de mon dangereux sommeil.

CÉLIE
Êtes-vous son frère ?

ROSALINDE
Est-ce vous qu'il a sauvé ?

CÉLIE
Est-ce bien vous qui aviez tant de fois comploté de le faire périr ?

OLIVIER
C'était moi ; mais ce n'est plus moi. Je ne rougis point de vous avouer ce que je fus, depuis qu'il me fait trouver tant de douceur à être ce que je suis à présent.

ROSALINDE
Mais... et le mouchoir sanglant ?

OLIVIER
Tout à l'heure. Après que nos larmes de tendresse eurent coulé sur nos récits mutuels depuis la première jusqu'à la dernière aventure, et que j'eus dit comment j'étais venu dans ce lieu désert... Pour abréger, il me conduisit au noble duc, qui me donna des habits et des rafraîchisse-

ments, et me confia à la tendresse de mon frère qui me mena aussitôt dans sa grotte : et là, s'étant déshabillé, nous vîmes qu'ici, sur le bras, la lionne lui avait enlevé un lambeau de chair, dont la plaie avait saigné tout le temps. Aussitôt il se trouva mal, et demanda, en s'évanouissant, Rosalinde. Je vins à bout de le ranimer. Je bandai sa blessure ; et, au bout d'un moment, son coeur s'étant remis, il m'a envoyé ici, tout étranger que je suis, pour vous raconter cette histoire, afin que vous puissiez l'excuser d'avoir manqué à sa promesse, me chargeant de donner ce mouchoir, teint de son sang, au jeune berger qu'il appelle en plaisantant sa Rosalinde.

CÉLIE
[*a* ROSALINDE, *qui pâlit et s'évanouit*] Quoi, quoi, Ganymède ! mon cher Ganymède !

OLIVIER
Bien des personnes s'évanouissent à la vue du sang.

CÉLIE
Il y a plus que cela ici.—Chère cousine !—Ganymède !

OLIVIER
Voyez ; il revient à lui.

ROSALINDE
[*rouvrant les yeux*] Je voudrais bien être chez nous.

CÉLIE
Nous allons vous y mener. [*A* OLIVIER.] Voudriez-vous, je vous prie, lui prendre le bras ?

OLIVIER
Rassurez-vous, jeune homme.—Mais êtes-vous bien un homme ? Vous n'en avez pas le courage.

ROSALINDE
Non, je ne l'ai pas ; je l'avoue.—Ah ! monsieur, on pourrait croire que cet évanouissement était une feinte bien jouée : je vous en prie, dites à votre frère comme j'ai bien joué l'évanouissement.

OLIVIER
Il n'y avait là nulle feinte : votre teint témoigne trop que c'était une émotion sérieuse.

ROSALINDE
Une pure feinte, je vous assure.

OLIVIER
Eh bien donc ! prenez bon courage et feignez d'être un homme.

ROSALINDE
C'est ce que je fais : mais, en vérité, j'aurais dû naître femme.

CÉLIE
Allons, vous pâlissez de plus en plus : je vous en prie, avançons du côté de la maison. Mon bon monsieur, venez avec nous.

OLIVIER
Très-volontiers ; car il faut, Rosalinde, que je rapporte à mon frère l'assurance que vous l'excusez.

ROSALINDE
Je songerai à quelque chose... Mais, je vous prie, ne manquez pas de lui dire comme j'ai bien joué mon rôle.—Voulez-vous venir ?

[*Tous sortent.*]

Acte cinquième

Scène I

[*Toujours la forêt.*]

[TOUCHSTONE, AUDREY.]

TOUCHSTONE
Nous trouverons le moment, Audrey. Patience, chère Audrey.

AUDREY
Ma foi, ce prêtre était tout ce qu'il fallait, quoiqu'en ait pu dire le vieux monsieur.

TOUCHSTONE
Un bien méchant sir Olivier, Audrey, un misérable Mar-Text ! Mais, Audrey, il y a ici dans la forêt un jeune homme qui a des prétentions sur vous.

AUDREY
Oui, je sais qui c'est : il n'a aucun droit au monde sur moi : tenez, voilà l'homme dont vous parlez.

[*Entre* WILLIAM.]

TOUCHSTONE
C'est boire et manger pour moi, que de voir un paysan. Sur ma foi, nous, qui avons du bon sens, nous avons un grand compte à rendre.

Nous allons rire et nous moquer de lui ; nous ne pouvons nous retenir.

WILLIAM
Bonsoir, Audrey.

AUDREY
Dieu vous donne le bonsoir, William.

WILLIAM
Et bonsoir à vous aussi, monsieur.

TOUCHSTONE
Bonsoir, mon cher ami. Couvre ta tête, couvre ta tête : allons, je t'en prie, couvre-toi. Quel âge avez-vous, mon ami ?

WILLIAM
Vingt-cinq ans, monsieur.

TOUCHSTONE
C'est un âge mûr. William est-il ton nom ?

WILLIAM
Oui, monsieur, William.

TOUCHSTONE
C'est un beau nom ! Es-tu né dans cette forêt ?

WILLIAM
Oui, monsieur, et j'en remercie Dieu.

TOUCHSTONE
Tu en remercies Dieu ? Voilà une belle réponse.—Es-tu riche ?

WILLIAM
Ma foi, monsieur, comme ça.

TOUCHSTONE
Comme ça : cela est bon, très-bon, excellent.—Et pourtant non ; ce n'est que *comme ça, comme ça.* Es-tu sage ?

WILLIAM
Oui, monsieur ; j'ai assez d'esprit.

TOUCHSTONE
Tu réponds à merveille. Je me souviens, en ce moment, d'un proverbe :

Le fou se croit sage ; mais le sage sait qu'il n'est qu'un fou.—Le philosophe païen, lorsqu'il avait envie de manger un grain de raisin, ouvrait les lèvres quand il le mettait dans sa bouche, voulant nous faire entendre par là que le raisin était fait pour être mangé, et les lèvres pour s'ouvrir.—Vous aimez cette jeune fille ?

WILLIAM
Je l'aime, monsieur.

TOUCHSTONE
Donnez-moi votre main. Etes-vous savant ?

WILLIAM
Non, monsieur.

TOUCHSTONE
Eh bien ! apprenez de moi ceci : avoir, c'est avoir. Car c'est une figure de rhétorique, que la boisson, étant versée d'une coupe dans un verre, en remplissant l'un vide l'autre. Tous vos écrivains sont d'accord que *ipse* c'est *lui* : ainsi vous n'êtes pas *ipse ;* car c'est moi qui suis *lui.*

WILLIAM
Quel lui, monsieur ?

TOUCHSTONE
Le *lui*, monsieur, qui doit épouser cette fille : ainsi, vous, paysan, *abandonnez* ; c'est-à-dire, en langue vulgaire, laissez... *la société*,—qui, en style campagnard, est la compagnie... *de cet être du sexe féminin*,—qui, en langage commun, est une femme : ce qui fait tout ensemble : Renonce à la société de cette femme ; ou, paysan, tu péris ; ou, pour te faire mieux comprendre, tu meurs ; ou, si tu l'aimes mieux, je te tue, je te congédie de ce monde, je change ta vie en mort, ta liberté en esclavage, et je t'expédierai par le poison, ou la bastonnade, ou le fer ; je deviendrai ton adversaire et je fondrai sur toi avec politique ; je te tuerai de cent cinquante manières : ainsi, tremble et déloge.

AUDREY
Va-t'en, bon William.

WILLIAM
Dieu vous tienne en joie, monsieur !

[*Il sort.*]

[*Entre* CORIN.]

CORIN
Notre maître et notre maîtresse vous cherchent : allons, partez, partez.

TOUCHSTONE
Trotte, Audrey, trotte, Audrey. Je te suis, je te suis.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*Entrent* ORLANDO *et* OLIVIER.]

ORLANDO
Est-il possible que, la connaissant si peu, vous ayez sitôt pris du goût pour elle ? qu'en ne faisant que la voir, vous en soyez devenu amoureux, que l'aimant vous lui ayez fait votre déclaration ; et que, sur cette déclaration, elle ait consenti ? Et vous persistez à vouloir la posséder ?

OLIVIER
Ne discutez point mon étourderie, l'indigence de ma maîtresse, le peu de temps qu'a duré la connaissance ; ma déclaration précipitée, ni son rapide consentement ; mais dites avec moi que j'aime Aliéna : dites avec elle qu'elle m'aime : donnez-nous à tous deux votre consentement à notre possession mutuelle : ce sera pour votre bien ; car la maison de mon père et tous les revenus qu'a laissés le vieux chevalier Rowland, vous seront assurés, et moi, je veux vivre et mourir ici berger.

[*Entre* ROSALINDE.]

ORLANDO
Vous avez mon consentement : que vos noces se fassent demain. J'y inviterai le duc et toute sa joyeuse cour : allez et disposez Aliéna ; car voici ma Rosalinde.

ROSALINDE
Dieu vous garde, mon digne frère !

OLIVIER
Et vous aussi, aimable soeur.

ROSALINDE
O mon cher Orlando, combien je souffre de vous voir ainsi votre coeur en écharpe !

ORLANDO
Ce n'est que mon bras.

ROSALINDE
J'avais cru votre coeur blessé par les griffes de la lionne.

ORLANDO
Il est blessé, mais c'est par les yeux d'une dame.

ROSALINDE
Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai fait semblant de m'évanouir lorsqu'il m'a montré votre mouchoir ?

ORLANDO
Oui ; et des choses plus étonnantes que cela.

ROSALINDE
Oh ! je vois où vous en voulez venir... En effet, cela est très-vrai. Il n'y a jamais rien eu de si soudain, si ce n'est le combat de deux béliers qui se rencontrent, et la fanfaronnade de César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Car votre frère et ma soeur ne se sont pas plus tôt rencontrés qu'ils se sont envisagés ; pas plus tôt envisagés, qu'ils se sont aimés ; pas plus tôt aimés, qu'ils ont soupiré ; pas plus tôt soupiré, qu'ils s'en sont demandé l'un à l'autre la cause ; ils n'ont pas plus tôt su la cause, qu'ils ont cherché le remède : et, par degrés, ils ont fait un escalier de mariage qu'il leur faudra monter incontinent, ou être incontinents avant le mariage : ils sont vraiment dans la rage d'amour, et il faut qu'ils s'unissent. Des massues ne les sépareraient pas.

ORLANDO
Ils seront mariés demain, et je veux inviter le duc à la noce. Mais hélas ! qu'il est amer de ne voir le bonheur que par les yeux d'autrui ! Demain, plus je croirai mon frère heureux de posséder l'objet de ses désirs, plus la tristesse de mon coeur sera profonde.

ROSALINDE
Quoi donc ! ne puis-je demain faire pour vous le rôle de Rosalinde ?

ORLANDO
Non, je ne puis plus vivre de pensées.

ROSALINDE
Eh bien, je ne veux plus vous fatiguer de vains discours. Apprenez donc (et maintenant je parle un peu sérieusement) que je sais que vous êtes un cavalier du plus grand mérite.—Je ne dis pas cela pour vous donner bonne opinion de ma science..., parce que je dis que je sais ce que vous êtes.—Et je ne cherche point à usurper plus d'estime qu'il n'en faut pour vous inspirer quelque peu de confiance en moi pour vous faire du bien, et non pour me vanter moi-même. Croyez donc, si vous voulez, que je peux opérer d'étranges choses : depuis l'âge de trois ans, j'ai eu des liaisons avec un magicien très-profond dans son art, mais non pas jusqu'à être damné. Si votre amour pour Rosalinde tient d'aussi près à votre coeur que l'annoncent vos démonstrations, vous l'épouserez au moment même où votre frère épousera Aliéna. Je sais à quelles extrémités la fortune l'a réduite ; il ne m'est pas impossible, si cela pourtant peut vous convenir, de la placer demain devant vos yeux, en personne, et cela sans danger.

ORLANDO
Parlez-vous ici sérieusement ?

ROSALINDE
Oui, je le proteste sur ma vie, à laquelle je tiens fort, quoique je me dise magicien : ainsi, revêtez-vous de vos plus beaux habits, invitez vos amis ; car si vous voulez décidément être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, si vous le voulez.

[*Entrent* SYLVIUS *et* PHÉBÉ.]

Voyez : voici une amante à moi, et un amant à elle.

PHÉBÉ
Jeune homme, vous en avez bien mal agi avec moi, en montrant la lettre que je vous avais écrite.

ROSALINDE
Je ne m'en embarrasse guère. C'est mon but de me montrer dédaigneux et sans égard pour vous. Vous avez là à votre suite un berger fidèle :

tournez vos regards vers lui ; aimez-le : il vous adore.

PHÉBÉ
Bon berger, dis à ce jeune homme ce que c'est que l'amour.

SYLVIUS
Aimer, c'est être fait de larmes et de soupirs ; et voilà comme je suis pour Phébé.

PHÉBÉ
Et moi pour Ganymède.

ORLANDO
Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE
Et moi pour aucune femme.

SYLVIUS
C'est être tout fidélité et dévouement. Et voilà ce que je suis pour Phébé.

PHÉBÉ
Et moi pour Ganymède.

ORLANDO
Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE
Et moi pour aucune femme.

SYLVIUS
C'est être tout rempli de caprices, de passions, de désirs : c'est être tout adoration, respect et obéissance, tout humilité, patience et impatience : c'est être plein de pureté, résigné à toute épreuve, à tous les sacrifices : et je suis tout cela pour Phébé.

PHÉBÉ
Et moi pour Ganymède.

ORLANDO
Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE
Et moi pour aucune femme.

PHÉBÉ
[*à* ROSALINDE] Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

SYLVIUS
[*à* PHÉBÉ] Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

ORLANDO
Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?

ROSALINDE
A qui adressez-vous ces mots : *Pourquoi me blâmez-vous de vous aimer ?*

ORLANDO
A celle qui n'est point ici, et qui ne m'entend pas.

ROSALINDE
De grâce, ne parlez plus de cela : cela ressemble aux hurlements des loups d'Irlande après la lune. [*A* SYLVIUS.] Je vous secourrai si je puis. [*A* PHÉBÉ.] Je vous aimerais si je le pouvais.—Demain, venez me trouver tous ensemble. [*A* PHÉBÉ.] Je vous épouserai, si jamais j'épouse une femme, et je veux être marié demain. [*A* ORLANDO.] Je vous satisferai, si jamais j'ai satisfait un homme, et vous serez marié demain. [*A* SYLVIUS.] Je vous rendrai content, si l'objet qui vous plaît peut vous rendre content, et vous serez marié demain. [*A* ORLANDO.] Si vous aimez Rosalinde, venez me trouver. [*A* SYLVIUS.] Si vous aimez Phébé, venez me trouver.—Et, comme il est vrai que je n'aime aucune femme, je m'y trouverai. Adieu, portez-vous bien : je vous ai laissé à tous mes ordres.

SYLVIUS
Je n'y manquerai pas, si je vis.

PHÉBÉ
Ni moi.

ORLANDO
Ni moi.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[TOUCHSTONE *et* AUDREY.]

TOUCHSTONE
Demain est le beau jour, Audrey ; demain nous serons mariés.

AUDREY
Je le désire de tout mon coeur ; et j'espère que ce n'est pas un désir malhonnête que de désirer d'être une femme établie.—Voici deux pages du duc exilé qui viennent.

[*Entrent deux* PAGES *du duc.*]

PREMIER PAGE
Charmé de la rencontre, mon brave monsieur.

TOUCHSTONE
Et moi de même, sur ma parole : allons, asseyons-nous, asseyons-nous ; et... une chanson.

SECOND PAGE
Nous sommes à vos ordres : asseyez-vous dans le milieu.

PREMIER PAGE
L'entonnerons-nous rondement, sans cracher ni tousser, sans dire que nous sommes enroués, préludes ordinaires d'une méchante voix ?

SECOND PAGE
Oui, oui, et tous deux sur un même ton, comme deux Bohémiennes sur un même cheval.
CHANSON.

C'était un amant et sa bergère
Avec un ah ! un ho ! et un ah nonino !
Qui passèrent sur le champ de blé vert.
Dans le printemps, le joli temps fertile,
Où les oiseaux chantent, eh ! ding, ding, ding,
Tendres amants aiment le printemps.
Entre les sillons de seigle,
Avec un ah ! un ho ! et un ah nonino !
Ces jolis campagnards se couchèrent.
Au printemps, etc., etc.

Ils commencèrent aussitôt cette chanson,
Avec un ah ! un ho ! et un ah nonino !
Cette chanson qui dit que la vie n'est qu'une fleur.
Au printemps, etc., etc.
Profitez donc du temps présent,
Avec un ah ! un ho ! et un ah nonino !
Car l'amour est couronné des premières fleurs.
Au printemps, etc., etc.

TOUCHSTONE
En vérité, jeunes gens, quoique les paroles ne signifient pas grand'chose, cependant l'air était fort discordant.

PREMIER PAGE
Vous vous trompez, monsieur : nous avons gardé le temps, nous n'avons pas perdu notre *temps*.

TOUCHSTONE
Si fait, ma foi. Je regarde comme un *temps* perdu celui qu'on passe à entendre une si sotte chanson. Dieu soit avec vous ! et Dieu veuille améliorer vos voix !—Venez, Audrey.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

[*Une autre partie de la forêt.*]

[LE VIEUX DUC, AMIENS, JACQUES, ORLANDO OLIVIER *et* CÉLIE.]

LE VIEUX DUC
Croyez-vous, Orlando, que le jeune homme puisse faire tout ce qu'il a promis ?

ORLANDO
Tantôt je le crois, et tantôt je ne le crois pas, comme tous ceux qui craignent en espérant, et qui en craignant espèrent.

[*Entrent* ROSALINDE, SYLVIUS, PHÉBÉ.]

ROSALINDE
Encore un peu de patience, pendant que je répète notre engagement. [*Au duc.*] Vous dites que, si je vous amène votre Rosalinde, vous la donnerez à Orlando que voici ?

LE VIEUX DUC
Oui, je le ferais, quand j'aurais des royaumes à donner avec elle.

ROSALINDE
[*à* ORLANDO] Et vous dites que vous voulez d'elle quand je ramènerai ?

ORLANDO
Oui, fussé-je le roi de tous les empires de la terre.

ROSALINDE
[*à* PHÉBÉ] Vous dites que vous m'épouserez si j'y consens ?

PHÉBÉ
Oui, dussé-je mourir une heure après.

ROSALINDE
Mais si vous refusez de m'épouser, vous donnerez-vous alors à ce berger si fidèle ?

PHÉBÉ
Telle est la convention.

ROSALINDE
[*à* SYLVIUS] Vous dites que vous épouserez Phébé si elle veut vous accepter ?

SYLVIUS
Oui, quand ce serait la même chose d'accepter Phébé et la mort.

ROSALINDE
J'ai promis d'aplanir toutes ces difficultés.—Duc, tenez votre promesse de donner votre fille.—Et vous, Orlando, tenez votre promesse de l'accepter.—Phébé, tenez votre promesse de m'épouser, ou, si vous me refusez, de vous unir à ce berger.—Sylvius, tenez votre promesse d'épouser Phébé, si elle me refuse.—Et je vous quitte à l'instant pour résoudre tous ces doutes.

[ROSALINDE *et* CÉLIE *sortent.*]

LE VIEUX DUC
Ma mémoire me fait retrouver dans ce jeune berger quelques traits frappants du visage de ma fille.

ORLANDO
Seigneur, la première fois que je l'ai vu, j'ai cru que c'était un frère de votre fille : mais, mon digne seigneur, ce jeune homme est né dans ces bois ; il a été instruit dans les éléments de beaucoup de sciences dangereuses, par son oncle, qu'il nous donne pour être un grand magicien caché dans l'enceinte de cette forêt.

[*Entrent* TOUCHSTONE *et* AUDREY.]

JACQUES
Il y a sûrement un second déluge en l'air : et ces couples viennent se rendre à l'arche ! Voici une paire d'animaux étrangers, qui, dans toutes les langues, s'appellent des fous.

TOUCHSTONE
Salut et compliments à tous !

JACQUES
[*au duc*] Mon bon seigneur, faites-lui accueil : c'est ce fou que j'ai si souvent rencontré dans la forêt ; il jure qu'il a été jadis homme de cour.

TOUCHSTONE
Si quelqu'un en doute qu'il me soumette à l'épreuve. J'ai dansé un menuet, j'ai cajolé une dame, j'ai usé de politique envers mon ami, j'ai caressé mon ennemi, j'ai ruiné trois tailleurs, j'ai eu quatre querelles, et j'ai été à la veille d'en vider une l'épée à la main.

JACQUES
Et comment s'est-elle terminée ?

TOUCHSTONE
Ma foi, nous nous sommes rencontrés, et nous avons trouvé que la querelle en était à la *septième cause.*

JACQUES
Que voulez-vous dire par la *septième cause ?*—Mon bon seigneur, cet homme vous plaît-il ?

LE VIEUX DUC
Il me plaît beaucoup.

TOUCHSTONE
Dieu vous en récompense, monsieur ! je désire qu'il en soit de même de vous.—J'accours ici en hâte, monsieur, au milieu de ces couples de campagnards, pour jurer, et me parjurer ; car le mariage enchaîne, mais le sang brise ses noeuds. Une pauvre pucelle, monsieur, un minois assez laid, monsieur ; mais qui est à moi : une pauvre fantaisie à moi, monsieur, de prendre ce dont personne autre ne veut. La riche honnêteté se loge comme un avare, monsieur, dans une pauvre chaumière, comme votre perle dans votre vilaine huître.

LE VIEUX DUC
Sur ma parole, il a la répartie prompte et sentencieuse.

TOUCHSTONE
Comme le trait que lance le fou et des discours de ce genre, monsieur.

JACQUES
Mais revenons à la *septième cause*. Comment avez-vous trouvé que la querelle allait en être à la septième cause ?

TOUCHSTONE
Par un démenti au septième degré.—Audrey, donnez à votre corps un maintien plus décent,—comme ceci, monsieur. Je désapprouvai la forme qu'un certain courtisan avait donnée à sa barbe : il m'envoya dire que si je ne trouvais pas sa barbe bien faite, il pensait, lui, qu'elle était très-bien. C'est ce qu'on appelle une *réponse courtoise*. Si je lui soutenais encore qu'elle était mal coupée, il me répondait, qu'il l'avait coupée ainsi, parce que cela lui plaisait. C'est ce qu'on appelle *le lardon modéré*. Que si je prétendais encore qu'elle est mal coupée, il me taxerait de manquer de jugement. C'est ce qu'on appelle la *réplique grossière*. Si je persistais encore à dire qu'elle n'était pas bien coupée, il me répondrait, *cela n'est pas vrai*. C'est ce qu'on appelle la *riposte vaillante*. Si j'insistais encore à dire qu'elle n'est pas bien coupée, il me dirait, que j'en ai menti. C'est ce qu'on appelle la *riposte querelleuse*. Et ainsi jusqu'au *démenti conditionnel*, et au *démenti direct*.

JACQUES
Et combien de fois avez-vous dit que sa barbe était mal faite ?

TOUCHSTONE
Je n'ai pas osé dépasser *le démenti conditionnel*, et lui n'a pas osé non plus me donner *le démenti direct* ; et comme cela, nous avons mesuré nos épées, et nous nous sommes séparés.

JACQUES
Pourriez-vous maintenant nommer, par ordre, les différentes gradations d'un démenti ?

TOUCHSTONE
Oh ! monsieur, nous querellons d'après l'imprimé[51], suivant le livre ; comme on a des livres pour les belles manières. Je vais vous nommer les degrés d'un démenti. Le premier est la Réponse courtoise, le second le Lardon modéré, le troisième la Réponse grossière, le quatrième la Riposte vaillante, le cinquième la Riposte querelleuse, le sixième le Démenti conditionnel, et le septième le Démenti direct. Vous pouvez éviter le duel à tous les degrés, excepté au démenti direct ; et même vous le pouvez encore dans ce cas, au moyen d'un *si*. J'ai vu des affaires, où sept juges ensemble ne seraient pas venus à bout d'arranger une

51. Le poëte se moque ici de la mode du duel en forme qui régnait de son temps, et il le fait avec beaucoup de gaieté, il ne pouvait la traiter avec plus de mépris qu'en montrant un manant aussi bien instruit dans les formes et les préliminaires du duel. Le livre auquel il fait allusion ici est un traité fort ridicule d'un certain Vincentio Saviolo, intitulé : De l'honneur et des querelles honorables, in-4°, imprimé par Wolf, en 1594. La première partie de ce traité porte : Discours très-nécessaire à tous les cavaliers qui font cas de leur honneur, concernant la manière de donner et de recevoir le démenti, d'où s'ensuivent le duel et le combat en diverses formes ; et beaucoup d'autres inconvénients faute de bien savoir la science de l'honneur, et le juste sens des termes, qui sont ici expliqués. Voici les titres des chapitres. I. Quelle est la raison pour laquelle la partie à qui on donne le démenti doit devenir l'agresseur au défi, et de la nature des démentis. II. De la méthode et de la diversité des démentis. III. Du démenti certain ou indirect. IV. Des démentis conditionnels, ou du démenti circonstanciel. V. Du démenti en général. VI. Du démenti en particulier. VII. Des démentis fous. VIII. Conclusion sur la manière d'arracher ou de rendre le démenti ; ou la contradiction querelleuse. Dans le chapitre du démenti conditionnel, l'auteur dit, en parlant de la particule si : «Les démentis conditionnels sont ceux qui sont donnés conditionnellement de cette manière : Si vous avez dit cela ou cela, alors vous mentez.» De ces sortes de démentis, donnés dans cette forme, naissent souvent de grandes disputes, qui ne peuvent aboutir à une issue décidée. L'auteur entend par là que les deux parties ne peuvent procéder à se couper la gorge, tant qu'il y a un si entre deux. Voilà pourquoi Shakspeare fait dire à son paysan : «J'ai vu des cas où sept juges ensemble ne pouvaient parvenir à pacifier une querelle : mais lorsque deux adversaires venaient à se joindre, l'un des deux ne faisait que s'aviser d'un si, comme, si vous avez dit cela, alors moi j'ai dit cela ; et ils finissaient par se serrer la main et à être amis comme frères. Votre si est le seul juge de paix : il y a beaucoup de vertu dans le si.» Caranza était encore un auteur qui a écrit dans ce goût-là sur le duel, et dont on consultait l'autorité.

querelle ; et lorsque les deux adversaires venaient à se rencontrer, l'un des deux s'avisait seulement d'un si ; par exemple, *si vous avez dit cela, moi j'ai dit cela* ; et ils se donnaient une poignée de main, et se juraient une amitié de frères. Votre *si* est le seul arbitre qui fasse la paix : il y a beaucoup de vertu dans le *si* !

JACQUES
[*au duc*] N'est-ce pas là, seigneur, un rare original ? Il est bon à tout, et cependant c'est un fou.

LE VIEUX DUC
Sa folie lui sert comme un cheval de chasse à la tonnelle ; et sous son abri, il lance ses traits d'esprit.
L'HYMEN *chante.*
Il y a joie dans le ciel
Quand les mortels sont d'accord,
Et s'unissent entre eux.

Bon duc, reçois ta fille ;
L'hymen te l'amène du ciel,
Oui, l'hymen te l'amène ici,
Afin que tu unisses sa main
A celle de l'homme dont elle porte le coeur dans son sein.

[*Entrent l'Hymen conduisant* ROSALINDE *en habits de femme, et* CÉLIE. *Une musique douce.*]

ROSALINDE
[*au duc*] Je me donne à vous, car je suis à vous. [*A* ORLANDO.] Je me donne à vous, car je suis à vous.

LE VIEUX DUC
[*à* ROSALINDE] S'il y a quelque vérité dans la vue, vous êtes ma fille.

ORLANDO
S'il y a quelque vérité dans la vue, vous êtes ma Rosalinde.

PHÉBÉ
Si la vue et la forme sont fidèles..., adieu mon amour.

ROSALINDE
[*au duc*] Je n'aurai plus de père, si vous n'êtes le mien. [*A* ORLANDO.] Je n'aurai point d'époux, si vous n'êtes le mien. [*A* PHÉBÉ.] Je n'épou-

serai pas d'autre femme que vous.
L'HYMEN.
Silence. Oh ! je défends le désordre
C'est moi qui dois conclure
Ces étranges événements.
Voici huit personnes qui doivent se prendre la main,
Pour s'unir par les liens de l'hymen,
Si la vérité est la vérité.

(A Orlando et Rosalinde.)

Aucun obstacle ne pourra vous séparer.

class=”stage1”A Olivier et Célie.)

Vos deux coeurs ne sont qu'un coeur.

(A Phébé.)

Vous, cédez à son amour,

(Montrant Sylvius.)

Ou prenez une femme pour époux.

(A Touchstone et Audrey.)

Vous êtes certainement l'un pour l'autre,
Comme l'hiver est uni au mauvais temps.

Pendant que nous chantons un hymne nuptial
Nourrissez-vous de questions et de réponses
Afin que la raison diminue l'étonnement
Que vous causent cette rencontre et cette conclusion.
CHANSON.

Le mariage est la couronne de l'auguste Junon.
Lien céleste de la table et du lit,
C'est l'hymen *qui peuple les cités,*
Que le mariage soit donc honoré.
Honneur, honneur et renom
A l'hymen, dieu des cités !

[*A tous.*]

LE VIEUX DUC
[*à* CÉLIE] O ma chère nièce, tu es la bienvenue, tu es aussi bienvenue que ma fille même.

PHÉBÉ
[*à* SYLVIUS] Je ne retirerai pas ma parole : de ce moment tu es à moi. Ta fidélité te donne mon amour.

[*Entre* JACQUES DES BOIS.]

JACQUES DES BOIS
[*au duc*] Daignez m'accorder audience un moment.—Je suis le second fils du vieux chevalier Rowland, et voici les nouvelles que j'apporte à cette illustre assemblée.—Le duc Frédéric, entendant raconter tous les jours combien de personnes d'un grand mérite se rendaient à cette forêt, avait levé une forte armée : il marchait lui-même à la tête de ses troupes, résolu de s'emparer ici de son frère, et de le passer au fil de l'épée ; et déjà il approchait des limites de ce bois sauvage : mais là, il a rencontré un vieux religieux qui, après quelques moments d'entretien, l'a fait renoncer à son entreprise et au monde. Il a légué sa couronne au frère qu'il avait banni, et a restitué à ceux qui l'avaient suivi dans son exil tous leurs domaines. J'engage ma vie sur la vérité de ce récit.

LE VIEUX DUC
Soyez le bienvenu, jeune homme. Vous offrez *un* beau présent de noces à vos deux frères ; à l'un, le patrimoine dont on l'avait dépouillé, et à l'autre, un pays tout entier, un puissant duché. Mais, d'abord, achevons dans cette forêt l'ouvrage que nous y avons si bien commencé et si heureusement amené à bien, et, après, chacun des heureux compagnons qui ont supporté ici avec nous tant de rudes jours et de nuits partagera l'avantage de la fortune que nous retrouvons, selon la mesure de sa condition. En attendant, oublions cette dignité qui vient de nous échoir, et livrons-nous à nos divertissements rustiques.—Jouez, musiciens. Et vous mariés et mariées, suivez la mesure de la musique, puisque votre mesure de joie est comble.

JACQUES
[*à* JACQUES DES BOIS] Monsieur, avec votre permission, si je vous ai bien entendu, le duc a embrassé la vie religieuse, et rejeté avec dédain le faste des cours ?

JACQUES DES BOIS
Oui, monsieur.

JACQUES
Je veux aller le trouver. Il y a beaucoup à apprendre et à profiter avec ces convertis. [*Au duc.*] Je vous lègue, à vous, vos anciennes dignités : votre patience et vos vertus les méritent. [*A* ORLANDO.] A vous, l'amour que mérite votre foi sincère. [*A* OLIVIER.] A vous, vos terres, la tendresse d'une épouse, et des alliés illustres. [*A* SYLVIUS.] A vous, un lit longtemps attendu et bien mérité. [*A* TOUCHSTONE.] Et vous, je vous lègue les disputes ; car vous n'avez, pour votre voyage d'amour, de provisions que pour deux mois.—Ainsi, allez à vos plaisirs. Pour moi, il m'en faut d'autres que celui de la danse.

LE VIEUX DUC
Arrête, Jacques ; reste avec nous.

JACQUES
Moi, je ne reste point pour de frivoles passe-temps. J'irai vous attendre dans votre grotte abandonnée, pour savoir ce que vous voulez.

[*Il sort.*]

LE VIEUX DUC
[*aux musiciens*] Poursuivez, poursuivez ; nous allons commencer cette cérémonie, comme nous avons la confiance qu'elle se terminera, dans les transports d'une joie pure.
ÉPILOGUE.
[*Danse.*]

ROSALINDE
Vous n'avez pas coutume de voir *l'Épilogue* habillé en femme, mais cela n'est pas plus mal séant, que de voir le Prologue en habit d'homme. Si le proverbe est vrai, que le bon vin n'a pas besoin d'enseigne, il est également vrai qu'une bonne pièce n'a pas besoin d'épilogue. Cependant on annonce le bon vin par de bonnes enseignes ; et les bonnes pièces paraissent encore meilleures avec le secours de bons épilogues. Dans quelle position embarrassante suis-je donc placée, moi qui ne suis point un bon épilogue, et qui ne peux pas non plus vous captiver en faveur d'une bonne pièce ? Je ne suis point équipée en mendiant ; il ne me conviendrait donc pas de vous supplier : le seul parti qui me reste est d'user de conjurations, et je vais commencer par les femmes.—Femmes,

je vous somme, par l'amour que vous portez aux hommes, d'approuver dans cette pièce tout ce qui leur en plaît. Et vous, hommes, je vous somme, au nom de l'amour que vous portez aux femmes (car je m'aperçois à votre sourire qu'aucun de vous ne les déteste), d'approuver de cette pièce ce qui en plaît aux dames ; en sorte qu'entre elles et vous, la pièce ait du succès. Si j'étais une femme, j'embrasserais tous ceux qui, parmi vous, auraient des barbes qui me plairaient, des physionomies à mon goût et des haleines qui ne me rebuteraient pas ; et je suis sûr que tous ceux d'entre vous qui ont de belles barbes, des figures agréables et de douces haleines, ne manqueront pas, en reconnaissance de mon offre gracieuse, de me dire adieu, quand je vous ferai la révérence.

[*Tous sortent.*]

This offline edition was generated from the canonical TEI text.

bookstacks.org